

le ROUGE et le NOIR

hebdomadaire

Directeur : Pierre FONTAINE
Rédaction-Administration
216, rue de la Poste, Bruxelles. Tél. 15.77.66

LA VIE LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, THÉÂTRALE, PUBLIQUE,
POLITIQUE, JUDICIAIRE, SOCIALE & SCIENTIFIQUE

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Registre du Commerce Bruxelles n° 45.855

Abonnements

BELGIQUE
jusqu'à fin 1930 y compris les numéros parus : 30 fr.
jusqu'à fin 1930 y compris les numéros parus n° 23 et suivants : 12 fr.
CONGO un an 60 fr.
ÉTRANGER (un an 60 (selon les pays) ou 75 frs

C. Ch. Postaux :
Le Rouge et le Noir,
Bruxelles N° 2883,74

ARMISTICE

Nouvelle inédite de Robert Vivier

Les journaux annonçaient chaque jour des succès. Peut-être l'avance des Américains sur la Meuse forcerait-elle l'ennemi à battre en retraite sans coup férir? Rendus prudents par quatre années de déception, nous n'osions trop nous avouer notre espoir.

Dans ce gros bourg proche de la frontière hollandaise, où nous traînions des jours sombres et gris, on se montrait certaines maisons aux vitres cassées, et l'on disait que des filles y avaient été tondues parce que...

Beaucoup d'Allemands, racontait-on encore, n'étaient pas partis avec les autres, et se tenaient cachés dans les bois. Le soir, autour du village soudain plus isolé, la brume d'automne embaûmait les taillis, où l'on croyait voir crépiter des petits feux roux, étranges.

Tous ces temps, mon ami Moreau était resté plutôt morne. Pourtant, un soir, son visage s'éclaira :

— Nous partons demain, et ce n'est pas pour le front. On dit que nous allons monter la garde à la frontière hollandaise. Service de père de famille.

En rentrant au cantonnement, des hommes assurèrent que les Allemands avaient contre-attaqué à Selzaete, et que nous étions réservés. Du coup, ce front vague, déjà dissous dans nos esprits, se précisa dangereusement. Quand les bruits du village furent assoupis, on se prit à tordre l'oreille. N'entendait-on pas le canon?

Le lendemain matin, nous partîmes pour la frontière : c'est Moreau qui avait eu raison. Et, vers le début de l'après-midi, nous arrivâmes à un hameau taciturne, qui nous regardait venir à travers les arbres du canal.

Ils se sont mis aux aguets, penchés en silence, ils ont vu la varpelle, ils murmuraient quel-
sine, ils vont au marché.

On les voit coudre avec ferveur des pantouffles ou des coussins, prôner dire, poussières, construire et brùit des pieds sur eux-mêmes leurs hanches. Un silence ab-

Ils promènent le les arbres, et de larges tites voitures et s'ablaient gelées sur l'eau. ciencieusement du fit halte devant l'église. biberon et à les torchabri dans les maisons;

Les jeunes filles dans un baraquement froidement ces ma et le troisième, le nôtre, — Ils seront levés de terre à travers l'une

Ca us à l'aise, sans beaucoup d'officiers nous avaient quittés leurs logements, et quant timent devenus beaucoup depuis la grande offensive. Re-

e, cerné d'une sourde inquiétude, La me-
tente tout de même.

est notre peloton qui doit prendre terre? de, fit Moreau. Penses-tu que ce soit la frontière?

éclaircies. Lignes de saules, d'osiers rou- s. De ci, de là, une ferme.

Mouton marchait à côté de moi, le clai- en bandoulière. Il avait enlevé son sac et le portait à la main; la sueur coulait sur sa face poupine et sérieuse.

— Pourvu qu'on reste quelques jours, qu'il respire-t-il. Les gens ont l'air brave, vant voilà quinze jours qu'on a quitté le chez : c'est trop, ça. Croyez-moi, c'est Re-

me troupes fraîches qu'on nous garde, ur un sale coup.

et le petit Rollin le considéra avec inquié- tude :

— Tu blagues, Mouton... Sais-tu ce qu'on disait ce matin à l'état-major du bataillon? Eh bien, on disait que les Alle- mands avaient demandé l'armistice.

Il y a des mots qui sont bénis... On a beau savoir que celui qui les prononce est un enfant qui ne connaît rien à rien...

Lemaire se retourna :
— C'est sur le journal.

Il ajouta :
— Mais le général Foch a refusé de discuter, avant qu'on ne soit sur le Rhin.

Et de nouveau nous marchâmes en si- lence. Mouton, qui ne savait pas lire, s'était approché de Lemaire et lui deman- dait de lui expliquer « comment c'était écrit sur le journal ».

Notre escouade fut mise dans une pe- tite ferme adossée à la levée. Nous avions pour nous une grande pièce carrelée où l'on avait étendu de la paille, et où il était possible de faire du feu. Des hommes venaient dans la cour deux bancs, et les venaient à l'intérieur, pour qu'on pût comme des gens.

ou pas attaque, armistice ou c'était bon de déboucler le

sac et de laisser glisser tout le fournement sur la paille. A la guerre, c'est connu : quand on vous envoie quelque part, ce n'est jamais pour moins de trois jours.

— Et trois jours, c'est trois jours. N'est-ce pas, Moreau?

Moreau nettoyait sa gamelle à l'aide d'un torchon de paille. Il me dit :

— Veux-tu que nous allions chercher les pommes de terre au village? Elles ont cuit sur la cuisine roulante : elles doivent être prêtes maintenant.

Je me mis à rassembler les gamelles des camarades. Quelques-uns, des Flamands, s'étaient installés dans la cuisine de la ferme. Les soldats sont adroits : une plaisanterie, une histoire, et les voilà admis là où il fait chaud et où l'on prépare d'autre manger que celui de la troupe. Mais il faut connaître le langage des gens...

Ils étaient trois ou quatre qui, ayant enlevé leurs souliers, présentaient au fourneau leurs grosses chaussettes grises. La fermière les écoutait, figure recuite et plissée, tout en allant et venant par la pièce. Une fillette de quinze ans, les joues rouges et les yeux brillants, se tenait à l'écart, assise sur une chaise et tricotant. Et tous ces gaillards racontaient leurs histoires à qui mieux mieux, sans avoir l'air de la regarder, pour se faire valoir auprès d'elle. Ils ne m'accueillirent pas trop bien : on n'aime pas un concurrent de plus. Mais je me contentai d'un coup d'œil furtif, et leur demandai leurs gamelles.

— Ils s'amusaient, là-bas... Et nous marchâmes.

(Suite à la page 5.)

En 7^{me} page :

La première séance de la Tribune libre

Compte-Rendu

messe... Heureux enfants, qui voyaient tant de soldats!

Il faisait chaud. La pièce commençait à s'assombrir. Une odeur concentrée de lait et de fromage s'amassait entre les murs et le plafond. Une grande horloge à gaine sombre marquait quatre heures, à son cadran coloré qui avait vu tant de choses tranquilles.

Moreau et moi, nous partîmes pour le village, avec notre charge sonnante. La plaine était large. Parfois, un coup de vent nous picotait les mains.

— On n'entend plus le canon, fit Moreau.

— C'est vrai, On n'entend rien.

Moreau reprit, après avoir réfléchi :
— C'est parce que le vent a tourné.

Comme nous passions près d'une ferme, deux jeunes soldats coururent vers nous en riant et en gesticulant, puis s'enfuirent. Nous vîmes alors que c'étaient des filles qui avaient des costumes de soldats. Par la porte ouverte, venaient des rires.

Nous poursuivîmes notre chemin sans parler. Chacun de nous, à part soi, regret- tait de ne pas les avoir saisies.

Cent mètres plus loin, seulement, Mo- reau murmura entre ses dents :

— Ils s'amusaient, là-bas... Et nous marchâmes.

(Suite à la page 5.)

CHACUN SA VÉRITÉ

Crisette.



Un ordre du jour de M. Max a renversé le gouvernement.

Un ordre du jour de M. Max a permis de le relever, intact.

L'aimable bourgmestre de Bruxelles ne se connaissait pas, peut-être, une

elle puissance.

Max nous l'avait enlevé. Max nous l'a rendu, que son glorieux nom soit béni!

Mais toute cette aventure, sous des dehors qu'il serait aisé d'exploiter en faisant de l'ironie plus ou moins facile, cache évidemment des difficultés sérieuses qui ne sont point résolues et que le Parlement aura à trancher.

Ne parlons plus de cette crise sur laquelle tout à été dit.

La suivante s'accordera peut-être mieux avec nos jours d'édition!

Et, en attendant, accordons l'hommage de sympathie curieuse, et un peu impatiente, à ceux qui auront à résoudre les problèmes de l'heure.

Ce qu'on retiendra certainement de toute cette crise, c'est la fermeté et la clarté de la lettre adressée par le Roi à M. Jaspar, à l'occasion de la crise.

Rarement, pensons-nous, un Souverain a témoigné aussi nettement de son respect de la Constitution, du jeu normal des insti-

tutions parlementaires et de la volonté populaire.

On connaît le texte de cette lettre. Rappelons toutefois cette phrase :

Le gouvernement parlementaire est un gouvernement d'opinion et la vie parlementaire doit se passer au grand jour de la publicité.

Il serait difficile de condamner avec une plus froide énergie ceux qui pourraient être tentés de méconnaître les prérogatives du Parlement.

Double match.



Le cabinet Tardieu, à quelques heures d'intervalle s'est assuré le meilleur devant une opposition tenace, tour à tour ardente et souple, violente et insidieuse.

M. Briand a défendu avec sa subtilité coutumière une politique qui, selon Daudet, mérite le poteau.

M. Tardieu est venu à la rescousse avec une rare vigueur, et ce fut la première victoire.

On a reparlé de Locarno, de désarmement, du pacte Briand-Kellog, de la Fédération européenne, de sécurité, de garantie.

Toute la lyre. Et, Dieu merci, tous les problèmes demeurant entiers, nous conservons nos sujets de conversation.

Autre victoire, mais singulièrement plus laborieuse, plus mutilée après le débat sur la crise bancaire et l'affaire Oustric. La politique internationale offre souvent des ressources qui font défaut en présence de problèmes privés. M. Pétet en dit quelque chose. Ses adversaires l'ont bien documenté là-dessus.

Et cette seconde victoire, moins éclatante que la première, ne fut certes pas la plus facile.

Les enfants sages.

Les parents se plaignent souvent de ne savoir quels livres donner à leurs enfants. Il nous est agréable de leur signaler que le Bon Marché a réuni en un comptoir spécial une sélection de livres tout indiqués.

Il y a mieux : le Bon Marché en une de ses vitrines du Boulevard Botanique, a exposé quelques-uns de ces livres édités par Hachette, avec les originaux des illustrations.

Nous avons remarqué les exquises aquarelles de Pécoud qui ornent les Malheurs de Sophie. Parce que, évidemment, la comtesse de Ségur est bien représentée, et aussi Jules Verne et Péroul.

Mais Zig et Puce, Bicot ont conquis à présent droit de cité et les enfants modernes en seront ravis. Nous avons admiré encore une Histoire de France en images, des contes mythologiques et bien d'autres choses. Bref, les enfants sages seront comblés grâce aux parents vigilants et à Saint-Nicolas.

Bilan.

Il y a à Genève une commission préparative du désarmement qui travaille dans une atmosphère singulièrement étouffante.

Il semble à peu près certain que rien de précis, rien de pratique ne sortira de ces conversations pleines de réticences et de sourdes menaces.

Ne serait-ce pas le moment de faire le point?

Ne conviendrait-il pas de créer, en ce moment une commission — encore une! — qui aurait pour mission de dresser la liste complète et fidèle de tous les éléments de discorde, de toutes les revendications, de tous les problèmes qui divisent actuellement les peuples en présence.

Tout cela ferait une belle liste, fort longue, et fort décourageante peut-être.

Mais on tenterait de ne pas se décourager et d'organiser une sorte de nouvelle conférence de la Paix, sans guerre préalable.

Pour essayer de réussir la dernière paix, puisqu'aussi bien on semble ne pas avoir pleinement réussi la dernière guerre.

Abonnez-vous!

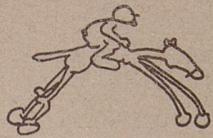
M. Vauthier démissionne

(Dessin de VAN NAV.)



— C'est bien la première fois qu'il fait quelque chose pour nous !

Amateurs.



Certains nous pardonnent difficilement la manière dont nous traitons

ici des problèmes politiques. Nous manquons de ligne de conduite.

Peut-être manquons-nous aussi de parti-pris?

Tout cela est parfaitement exact. N'est-ce point, peut-être, parce que nous n'avons jamais fait ici, de politique?

Et oserions-nous affirmer que nous n'en ferons jamais?

Nous n'avons point pour cela les qualités qu'il faut et nous n'avons jamais tenté de donner le change, à cet égard.

Mais le jeu nous amuse. Nous observons les lutteurs, non point d'un œil grave, mais plutôt d'un œil amusé, même lorsque nous avons l'angoisse au cœur. S'il nous arrive de prendre parti, c'est, non point au nom d'une doctrine, mais au nom de ce que nous croyons être la vérité. Nous n'y mettons nulle malice et encore moins de prétention. Nous serait-il arrivé, chemin faisant, de blesser des convictions profondes, de léser des intérêts précieux? Nous en serions désolés et nous n'avons pas la fatuité de le croire.

Mais, chose étrange, ceci nous a valu des sympathies, discrètes, dans tous les milieux. Car dans tous les milieux il y a des gens qui pensent, si non qui vivent, librement.

Cela nous a valu aussi, déjà, de recevoir, de droite et de gauche, quelques coups de griffe.

Nous nous partageons tout cela, équitablement.

Et il y en a pour tous les amateurs.

Billet

Rupert Brooke, la poésie immortelle et le beau jeune homme

Un type étonnant ce Paul Vanderborght. Il croit encore à la poésie immortelle. Sans doute, il n'est pas le seul d'une espèce devenue cependant très rare. Car si on trouve encore dans les cénacles des jeunes gens des deux sexes qui discutent sur la poésie pure souvent avec ingéniosité et parfois avec profondeur, on n'en rencontre plus guère qui croient à la poésie immortelle.

Mais croire ce n'est rien. Il faut traduire en œuvres une foi qui est alors capable de soulever les montagnes. Vanderborght a fait mieux que ça. Il a fait marcher pour la poésie immortelle des chefs de gouvernement, des diplomates, des magistrats, des professeurs et même des poètes, ahuris de se trouver en aussi belle compagnie. Il a un dossier plein de lettres de ministres de quelques dix ou quinze pays de quatre continents — (il n'y manque que l'Australie) — qui déclarent que la poésie immortelle n'a jamais eu de plus fervents partisans qu'eux-mêmes, leur souverain et le peuple qu'ils administrent en son nom. Il a mobilisé des Grecs, des Mexicains, des Egyptiens, des Espagnols, des Persans, des Anglais, des Haïtiens, des Argentins, des Hollandais, des Polonais, sans compter les Français et même des Bruxellois, parmi lesquels on a péniblement réuni quelques billets de vingt belgas pour élever une statue à Rupert Brooke. Il a d'ailleurs suffi que la nouvelle en transpirât à Anvers pour qu'aussitôt les Anversois décuplent la somme. Que voulez-vous? L'amour qu'on peut avoir pour la poésie se résout toujours parce que Figaro appelait l'accord parfait de l'or. Les Bruxellois aiment-ils moins la poésie? Les Anversois ont plus d'argent, c'est certain.

Bref, des démarches, des visites entreprises par Paul Vanderborght, de deux ans d'efforts et de cent kilos de lettres, de circulaires et de communiqués, est sortie un statu de bronze dont le poids épouvantait Schwarzenberg qui avait bien voulu consentir à ce que, l'espace d'une soirée, le Centaure servit de temple à la poésie immortelle. Notez que partout ailleurs on avait jeté la parole au nez de la pauvresse! Pis, on demandait quinze cents francs! Il faut bien que les immeubles rapportent. Nous ne sommes plus au temps où Homère payait d'un chant le droit d'abriter sa tête. Et c'est grâce au Centaure, un enseignant qui ne se dédit pas, que nous fûmes quelques cent ou cent cinquante à pouvoir communier dans la poésie immortelle.

Et l'œuvre du sculpteur Tombros? La statue, l'image, le double, support matériel de l'âme de la poésie immortelle? Un beau jeune homme nu, Madame, parfaitement. Nu comme une lame d'épée, nu comme la vérité. Mais cette statue n'est pas destinée à nos tristes climats. Elle va partir pour Shyros, sur la tombe de Rupert Brooke, dont l'âme erre comme un hôte familier parmi les pêcheurs de l'île qui lui ont fait une place à leur foyer, comme ils ont donné leur terre à sa dépouille, devant la mer Egée.

Et Nausicaa et ses campagnes sortant de l'onde lui feront signe de venir se mêler à leurs jeux.

Heureux jeune homme!

Charles BERNARD.

La semaine du Livre belge

L'opinion du public

Dans notre précédent numéro, nous avons publié une enquête de notre collaborateur R. Radelet, enquête apportant sur tout les témoignages des libraires, des éditeurs et des organisateurs de la Semaine du Livre belge.

Il restait à connaître l'opinion du public.

De nombreux lecteurs nous ont écrit pour nous faire part de leurs réflexions à ce sujet. Parmi ce copieux courrier, nous avons choisi les deux lettres qui résumaient le mieux l'opinion générale. La première se présente sous forme de chronique :

Gaspard ou le lecteur belge

Ce midi, le nez plongé dans le Rouge et le Noir, je rentrais chez moi, lisant et l'approuvant fort en moi-même l'article de Georges Rency quand tout à coup en passant se posant brusquement devant moi, me barra le chemin. Je portais la main à mon chapeau et bredouillais un « Pardon, Monsieur », quand je reconnus mon ami Gaspard.

— Comment! c'est toi, lui dis-je, tu rentres chez toi, faisons donc la route ensemble.

A ce moment, je remarquai qu'il avait l'air de fort méchante humeur.

— Eh! quoi, mon cher, m'inquiète-tu, qu'as-tu donc; quelque chose ne va pas chez toi, ta famille, la crise?

Il fit non du geste, puis :

— Ce qui ne va pas, ce qui ne va pas, c'est que j'en ai assez d'être maltraité par ta sale presse.

— Comment?

— Eh! oui! par ton Rouge et Noir, par exemple; oh! on ne me nomme pas de façon précise, évidemment, mais enfin je suis Belge et je suis lecteur, hein!

— Et alors?

— Alors, alors, mais tu ne sais donc pas lire? Tu ne vois pas qu'en fin de compte, tous ces articles sur la grande misère de nos lettres ont pour conclusion que le lecteur belge est un ingrat, un anti-patriote, que sais-je encore, enfin que, par sa faute nos écrivains végètent ou crévent de faim.

— Tu exagères, voyons.

— Ta, ta, ta! laisse-moi parler, je suis un lecteur belge et, comme tel, je ne veux plus me laisser traiter de la façon dont auteurs et journalistes ont pris coutume de le faire. Croient-ils, ces auteurs et journalistes qu'il suffit d'être Belge et de publier un livre pour que ce dernier soit un chef-d'œuvre et doive être préféré à toute la production française? Croient-ils que tout lecteur belge est un Crésus qui peut s'offrir des exemplaires à 100 francs tel celui des « Chansons désabusées » d'Eschamps, par exemple? Croient-ils qu'il lui soit possible de se procurer les éditions hors commerce, comme l'« Hélène » de Marlow? Croient-ils que chacun a du temps à perdre pour chercher ou s'acheter soit les revues introuvables, soit les livres publiés par des maisons d'édition aux noms pleins d'une charmante fantaisie, tels que « La Vache Rose », « La Soupe », etc., mais hélas; éphémères? Croient-ils qu'il suffit d'annoncer un ouvrage ou une série d'ouvrages, sans en mentionner le prix, pour qu'aussitôt la foule s'empresse d'en souscrire quantité d'exemplaires? Tiens, vois l'Indépendance de ce matin, on y annonce la création d'une collection de la Scène Belge, veux-tu y souscrire? Par

extraordinaire, l'adresse est indiquée; quant à savoir ce que ça te coûtera, que veux-tu que cela fasse à ces braves auteurs et journalistes?

Et ils sont tous les mêmes! Si tu vois un livre ou une revue sans indication de prix, tu peux parier à coup sûr, le livre et la revue sont belges.

— Mais tous nos éditeurs n'agissent pas ainsi.

— Tous non, mais la plupart, et combien sont-ils, ceux qui savent lancer un livre, lui faire la publicité nécessaire dans les périodiques belges et français afin qu'on sache au moins qu'il existe? Oh! je sais, tu me diras que cela coûte horriblement cher et ne peut être envisagé que par de grosses maisons d'éditions qui se sont attaché des auteurs connus.

Eh bien! nos maisons ne peuvent-elles le faire et s'il n'est pas d'auteurs belges suffisamment connus, qu'elles s'adressent aux Français, cela coûte, mais cela rapporte.

Je ne pense pas qu'on leur en fasse grief et qu'on exige que nos éditeurs réservent toute leur activité aux seuls nationaux.

Car, que dirait-on alors si Paris usait de représailles?

Pour ma part, d'ailleurs, un auteur belge écrivant en français est un écrivain français au même titre qu'un Moréas, un Hérédia ou un Viéle-Griffin.

Georges Rency accuse les lecteurs belges d'une certaine méfiance et il a raison, mais ai-je tort si je n'accorde pas une foi absolue à telles louanges lorsque je vois, par exemple, un Edmond Jaloux déplorer le peu de sûreté de la langue d'un écrivain belge hautement vanté par quelques-uns de ses compatriotes; ai-je tort si je me refuse à lire le second volume d'un auteur, belge ou français, dont le premier, quoique très recommandé, n'a pu me plaire que médiocrement?

Georges Rency nous accuse, mais je l'accuse aussi, lui et les autres critiques belges. Combien de fois, ses articles ne m'ont-ils pas incité à acquiescer tel livre auquel, faute d'indication de prix et d'une adresse suffisante de l'éditeur, j'ai renoncé. Ces renseignements sont-ils considérés par notre presse comme publicité et, comme tels, devraient-ils être payés?

Tiens! je veux te citer une aventure personnelle. Il n'y a guère longtemps, ayant lu un article de Charles Bernard, si je ne me trompe, je voulus acquiescer Les Mains tendues, volume qui venait de paraître et que, par exception, je découvris à un étalage. Eh bien! je te le donne en mille, non seulement le prix n'était pas marqué sur le bouquin, mais le libraire, n'ayant pas encore reçu sa facture, ne savait combien il devait le vendre. J'ai tout de même acheté le livre, mais si je ne l'avais fait, je voudrais bien voir qui de l'auteur, de l'éditeur, du libraire ou du critique pourrait me le reprocher. Je voudrais le voir, dis-je, mais ils ne font que cela et le pis c'est qu'ils sont sincères autant qu'ils sont aveugles. Et ils se plaignent et ils réclament de l'aide; qu'ils s'aident d'abord eux-mêmes, nom d'un chien! Sans doute, le Gouvernement...

A ce moment précis, nous passions devant une librairie, Gaspard jetant un coup d'œil sur les livres étalés, s'arrêta puis, tout à coup :

« Tiens un Chenoy qui me manque, tu permets un instant? »

Et je n'ai pas su ce qu'il pensait du Gouvernement.

André RUDAGNE.

La seconde lettre témoigne du même état d'esprit : Le public n'est pas responsable.

Seconde lettre.

Depuis quelque temps de nombreux articles paraissent au sujet de la Grande Pitié des Lettres belges.

Un de ceux-ci, lu dans le n° 27, semble conclure à la mauvaise volonté du public de chez nous. Ici je dois protester, car ces remarques finissent par devenir désagréables. Le public belge n'est pas du tout hostile aux écrivains de chez nous.

Je vois, d'autre part, n° 28, le texte de Bailion adressé aux auteurs principalement. « Il faut faire l'éducation du public. »

Il n'est même pas nécessaire de faire cette éducation, mais surtout renseignez-le au sujet des volumes qui sont édités, c'est-à-dire ceux qu'il pourrait acheter.

Vous avez provoqué un peu de vacarme autour de Bailion, dont le nom seul était connu chez nous. Vous avez fait connaître les titres des volumes édités, et je suis persuadé que d'autres auront fait comme moi, c'est-à-dire acheté grâce à vous.

L'exemple est à continuer, car depuis longtemps que j'achète quatre revues d'art et de littérature, il m'est arrivé rarement d'être documenté par elles d'une façon pratique.

Mais je pense qu'une autre éducation est à faire de la part des écrivains. L'éducation et la documentation de l'intermédiaire-marchand de livres, et cela semble totalement négligé, et n'incombe pas au public, je pense.

Témoin ma mésaventure pendant la semaine du livre belge.

J'avais établi une liste de huit ouvrages de Jeunes — les Anciens sont assez connus — afin de me procurer pour environ cent francs de volumes (je ne suis pas riche!)

Nanti de cette liste, j'ai rendu visite à cinq marchands-libraire et cette tournée fut décevante.

Ce que j'ai entendu d'ignorance et de sottises!! En demandant Dalilah, de Demas dans une de ces boutiques (rue Neuve, à l'Office), le préposé m'envoie rue des Pierres, chez un marchand de livres d'opéras!!

Résultat : Je reviens avec trois volumes seulement. A qui la faute? Le rôle du public n'est pas de renseigner le marchand, je pense.

J. N...

Il résulte de ce qui précède que le public est parfaitement disposé à lire les auteurs belges, à condition toutefois, qu'on les lui fasse connaître et que leurs œuvres lui soient signalées.

Ceci est notre rôle et nous avons déjà commencé. Cependant nous accentuerons notre effort et publierons désormais une rubrique :

Édition belge
Viennent de paraître...
et A paraître...

Nous prions donc MM. les Éditeurs, non seulement de nous envoyer tous ouvrages publiés par leurs soins, mais aussi de nous faire parvenir, avant sortie des presses, tous les renseignements (édition, auteur, titre, genre, date de parution, prix et lieux de vente) susceptibles de satisfaire le public. LE ROUGE ET LE NOIR.

De deux choses, l'une

Propagande.



On sait que les groupements d'Amitiés Françaises mènent le bon combat, en Belgique, en faveur des lettres et de la pensée françaises.

Mercredi dernier, jour anniversaire de l'Armistice, les Amitiés Françaises, de Malines, ont offert à leur public l'exquise opérette Beulemans marie sa fille.

Voilà un bon exemple! Ceux qui, chez nous, aiment la belle langue française, se doivent d'encourager de telles initiatives...

Bruxelles, le soir.

Il y a des gens qui prétendent encore que Bruxelles est une capitale indigne où l'on ne trouve rien de plaisant à faire dès neuf heures du soir. Ces gens sont mal renseignés et nous remplissons mal notre rôle d'informateur en ne signalant pas ici l'existence du cabaret chantant le Grillon, rue de l'Écuver, cinq, qui réjouit chaque soir un public avisé.

Les jaunes.

Nous avons dit de quelle façon et pourquoi tous les rédacteurs du journal du Palais des Beaux-Arts s'étaient retirés d'une maison où le banquier Le Bouff pré-

tend exercer auprès des artistes une censure artistique.

Nous pensions naïvement que le journal ne paraîtrait plus ou tout au moins qu'il ne se trouverait aucun artiste de quelque dignité pour accepter d'y collaborer, tant que toute la lumière ne serait faite, sur cet incident et que des excuses ne seraient présentées au Maître Paul Gilson.

Aussi notre surprise fut grande de voir aux sommaires des numéros suivants certains noms que nous n'attendions guère.

Sans doute, il y a des jaunes partout, mais pour l'honneur de notre corporation nous eussions aimé qu'il ne s'en trouvât point chez nous.

Il ne faut pas se hâter pourtant de porter un jugement. Nous avons dit déjà que certains de ces collaborateurs n'avaient sans doute pas été informés exactement de ce qui s'était passé. Le Palais des Beaux-Arts dit oui, mais eux disent non. Alors? Patience...

Fin d'année.

Nous marchons à grands pas vers la Saint-Sylvestre. Cette perspective heureuse ne va pas sans quelques soucis. Songez donc : c'est l'année du Centenaire qui va prendre fin.

On ne peut la laisser passer ainsi sans la marquer d'une façon durable. Nous n'avons pas de monument. C'est entendu; mais au moins qu'un objet rare ou secrètement convoité depuis longtemps prenne place en notre logis! Sans chercher long-

Sus à Georges Eekhoud!

Réponse à Pierre Bourgeois

Nous recevons la lettre suivante :

10 novembre 1930.

Mon cher Fontaine,

En publiant l'article de M. Pierre Bourgeois : Sus à Georges Eekhoud, le Rouge et le Noir ranime, assez malencontreusement, à mon avis, un incident de l'histoire de nos lettres, déjà quelque peu lointain.

Que M. Bourgeois se consacre à la mémoire du grand disparu, nous y applaudissons de tout cœur. Mais, si pour cela, il croit devoir accabler de sa compassion, sans les nommer, tout en les désignant suffisamment « Les personnalités, qui, par faiblesse ou bêtise, furent les complices de cet attentat contre un vieillard pur et glorieux », il m'oblige à intervenir : C'est le Thyrsé, en effet, qui a publié le Manifeste des Écrivains belges, dont M. Bourgeois rappelle un passage pour entrer en matière.

Je n'ai pas à répondre à l'accusation relative au prétendu attentat, cela regarde éventuellement, ceux qui M. Bourgeois vise, sans les citer...

Mais je veux produire l'avis d'Eekhoud lui-même afin que vos lecteurs puissent juger de la « noirceur » de notre attitude. Personnellement, je prends la responsabilité de la publication du « Manifeste », responsabilité que, du reste partageront, j'en suis persuadé, ceux qui l'ayant entendu lire, chez moi, avant son impression, ont été d'accord avec son auteur.

Voici donc la lettre que Georges Eekhoud a adressée à l'Etoile belge, insérée dans ce journal le 27 novembre 1918 :

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de recourir à votre extrême obligeance et à votre honorable publicité pour élucider un fait de nature à entretenir chez des personnes dont l'estime m'est souverainement précieuse — à commencer par vous-même, Monsieur le Directeur — un doute fâcheux sur ma conduite et mes sentiments.

L'interview que j'eus l'imprudence d'accorder en septembre 1917 à un collaborateur d'un journal censuré, mais auquel j'avais consenti sous l'empire de l'énervelement que me causait toute sorte de bruits erronés répandus sur la portée de mes sympathies flamandes, rendait assez exactement ma pensée en ce qui concerne les revendications légitimes d'une importante population de Belgique, notamment dans l'âge d'or de la littérature belge, aux opinions d'émises dans sa lecture en 1906.

Par contre, les termes de l'interview étaient tels qu'ils prêtent des sentiments d'indignation à ceux des flamandais dont les revendications ont fait non seulement des titres sensationnels, mais, ce qui est autrement grave, œuvre de l'ennemi — je veux parler du Conseil des Flandres et du Conseil de l'Université de Gand.

Sur l'initiative et avec le concours de ces deux organismes, j'ai vu occuper. Quelque enclin que je me sois senti à comprendre, donc à pardonner des écarts, ma déjà longue carrière, caractère et mon œuvre tout entier, la pour attester (de l'aveu même de ceux qui me traitèrent avec le plus de sévérité que jamais il n'aurait pu entrer dans l'esprit de penser d'approuver ou même d'excuser des actes constituant une forfaiture, une félonie, un manquement au devoir, à l'honneur le plus élémentaire.

En espérant, Monsieur le Directeur, que vous voudrez bien accueillir cette demande, je vous l'adresse aussi dans l'assurance qu'elle mette fin à toute équivoque quant à mes convictions patriotiques. Veuillez agréer, avec mes remerciements anticipés, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

(s.) Georges EEKHOUD.

Il en résulte, de l'aveu d'Eekhoud lui-même, qu'il a commis une imprudence; que ses sympathies pour la cause flamande étaient connues; qu'il condamnait l'activisme.

Ce que Eekhoud qualifie d'imprudence, nous avons été quelques-uns à le considérer un peu plus sévèrement, surtout dans les circonstances tragiques que nous avons vécues et dont on ne peut se souvenir sans angoisse.

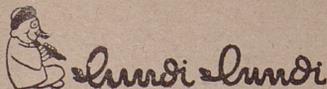
Nous avions été douloureusement impressionnés de ce qu'un Maître — de qui nous attendions l'exemple du silence farouche contre le régime odieux que nous subissions — eût accepté de livrer sa pensée à une journaliste, collaborateur d'un journal CENSURE, pour être publiée. Ce Maître n'ignorait pas que rien n'en paraîtrait qui fût défavorable aux actes et aux intentions criminelles de l'occupant. Au contraire. C'est ce qui est arrivé. Sa grandeur ne l'avait pas exempté d'une imprudence. Qu'on n'en accuse donc personne qui en ont dit leur amertume.

Léopold R...
Directeur d...

Bibliothèque royale de Belgique
Exposition des
Lettres Belges
d'expression française
1830 - 1930
Ouverte du 8 novembre au 31 décembre

La petite semaine

par Léon DONNAY



Lundi-Lundi

C'est un vieux sujet d'article et un vieux sujet de causerie que la fin du monde. Mais on le reprend périodiquement, parce que c'est un sujet d'avenir.

Voici qu'Evans s'en mêle. Evans est professeur à l'Université de Cambridge et ne passe pas pour un homme plaisant.

Hier, à Londres, devant un auditoire de savants, il a donné sur la durée probable de la vie humaine ici-bas, une conférence qui n'est pas, comme on dit, piquée des vers.

A l'en croire, la vie humaine n'est qu'un accident.

Le Paradis, le père Adam, la mère Eve, le serpent ne seraient que des bobards.

L'autre jour, un autre savant soutenait que nous étions une erreur de la nature.

Nous sommes, en réalité, un accident. C'est mieux.

La lumière, la chaleur, principes fondamentaux de la vie, continue Evans, sont actuellement en équilibre.

Sitôt cet équilibre détruit tous les êtres vivants mourront les uns de chaleur, les autres de froid.

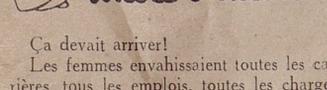
Il n'y a pas à rouspéter.

Ca se passera comme ça.

On ne sait pas quand, aucune science ne pourrait le prévoir.

Bah! faisons-nous une raison.

On ne meurt qu'une fois. C'est, du reste, bien assez.



Mardi-Mardi

Ça devait arriver!

Les femmes envahissent toutes les carrières, tous les emplois, toutes les charges.

Elles sont de tout et partout, du barreau, de la clinique, de l'aviation, de la police, de l'armée, de la finance, du commerce, de la politique.

Elles font, aux hommes, une concurrence redoutable.

Alors, ça ennuie les hommes qui ont en trepris de se défendre.

Ça ennuie les étudiants d'Egham qui entrent dans la vie et qui veulent des places.

Aussi ont-ils décidé de combattre les femmes sur le terrain.

Ils se sont mis aux ménages.

Ils nettoient la vaisselle, ils font la cuisine, ils vont au marché.

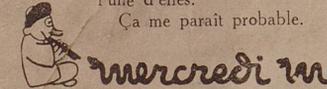
On les voit coudre avec ferveur, broder des pantoufles ou des coussins, prendre les poussières, construire des abat-jour, couper eux-mêmes leurs habits et les assembler.

Ils promènent les enfants dans leurs petites voitures et s'appliquent, le plus consciencieusement du monde à leur donner le biberon et à les torcher.

Les jeunes filles d'Egham contemplant froidement ces manifestations bizarres.

— Ils sont fatigués avant nous, a dit l'une d'elles.

Ça me paraît probable.



Mercredi-Mercredi

La mode est aux petites enquêtes.

— Qui voudriez-vous voir revenir sur terre?

— Un homme, qui se pique de quelque élégance porte-t-il un parapluie?

— Fumez-vous en travaillant?

— Pourquoi ne lisez-vous pas les livres belges? etc., etc.

Ça ne fait de tort à personne.

L'autre jour, une revue anglaise demandait à ses lecteurs :

— Quand Sa Majesté le Roi parle devant le microphone et que vous l'écoutez chez vous, dans quelle tenue êtes-vous? Restez-vous assis?

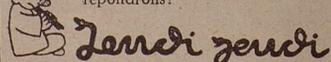
La question intéresse, paraît-il, les grands clubs de Londres où l'on se livre, sur ce sujet émouvant, aux plus subtiles dissertations.

Une autre revue demande si l'on doit se découvrir dans un ascenseur, si cet appareil ne doit pas être considéré comme le prolongement de la rue ou simplement comme le premier escalier venu.

La majorité des lecteurs a répondu :

« Il faut se découvrir dans un ascenseur, comme on se découvre dans une antichambre ou dans un salon.

Demain, on nous demandera s'il est bien de garder son chapeau sur la tête en allant à la guillotine — et nous répondrons!



Jeudi-Jeudi

Nous devrions, paraît-il, porter hiver comme été, des vêtements de couleur blanche, en étoffe poreuse permettant un contact direct entre la lumière, l'air et la surface de notre corps.

Nous devrions porter des vêtements qui autoriseraient le dégagement complet des émanations de notre peau et l'assèchement rapide de notre transpiration.

Nos corps manquent d'air et de lumière. On peut leur en donner sans recourir au nudisme.

Je crois bien qu'il devrait en être ainsi.

Des vêtements blancs, ça permettrait de reconnaître tout de suite un homme propre d'un homme sale.

Les étoffes foncées dissimulent trop habilement les taches et la crasse.

Telle redingote, tel veston, tel gilet, tel pantalon semblent à nos yeux éblouis frais et immaculés qui sont, en réalité, souillés de vin, de sauce, de bière, de boue et de poussière.

Ça ne se découvre qu'après une étude attentive et patiente.

Avec le costume blanc, la supercherie n'est plus possible.

C'est pourquoi les Américains, au nom de la propreté et de l'hygiène vont commencer une formidable campagne contre les vêtements foncés.

La marine américaine adopte la mitrailleuse inventée par Robert Hudson.

Cette excellente mitrailleuse envoie, à une distance de quinze kilomètres, des balles du calibre 5 avec une rapidité de huit cents coups à la minute.

Je sens des larmes d'admiration perler au bout de mes cils soyons.

Elle va adopter également un canon contre avions du même M. Hudson qui envoie des projectiles du calibre 3 à la vitesse de quatorze cents coups à la minute.

On devrait élever un monument à cet homme de bien qui prépare avec tant de patience et de génie les massacres à venir.

On devrait le combler d'honneurs, lui décerner le prix Montyon et le prix Nobel, le nommer citoyen honoraire de tous les pays...

A moins qu'on ne le pendre comme un criminel ou qu'on l'enferme dans un cabanon comme un fou furieux.

Mais on n'en fera rien.

Il ne sera ni décoré ni pendu.

Il gagnera l'argent.

C'est tout et c'est beaucoup.

Le cocktail, après avoir connu, en France, une vogue sans précédent est en train d'y mourir. Comme la jupe courte, hélas!

On en boit encore, mais raisonnablement, un verre, deux tout au plus.

C'est Maurice de Fleury qui l'affirme (Maurice de Fleury, de l'Académie de Médecine, de Paris).

Ce n'était qu'une mode, croyez-moi, a-t-il dit à l'un de nos confrères. Nous nous sommes emballés, comme nous nous emballons à propos de tout, à tort et à travers.

Nous étions tombés dans l'excès.

Nous avalions des cocktails à en perdre toute espèce d'appétit.

Nous nous gavions de ce breuvage fait d'alcools grossiers pour matelots anglais.

Il nous pervertissait le goût! Il ruinaient absolument nos producteurs français de Cognac, d'Armagnac, de Calvados et de mare bourguignon.

Il nous aimait l'estomac, la rate, les rognons, les reins et tendait à l'excès nos systèmes nerveux déjà suffisamment exaspérés.

Nous voici revenus à plus de sagesse... Ça me paraît définitif... à part les matelots anglais et les alcools grossiers.

Chez qui allait-il prendre l'apéro l'éminent académicien?

Léon DONNAY.

Le IV^e Congrès de la Ligue Mondiale pour la Réforme sexuelle sur une base scientifique, vient de se tenir à Vienne, du 16 au 23 septembre, avec le plus grand succès, groupant plus de cinq cents personnalités venues de tous les pays du monde.

Dans certains Etats même, les gouvernements, comprenant l'intérêt social et la portée d'une telle manifestation, ont envoyé des délégués officiels. Ainsi l'Espagne était représentée par le Docteur Sanchez Gomez, et le professeur Maragnon, choisis par le ministère de l'Hygiène.

Ainsi, d'année en année, s'affirme le succès de cette Ligue, dont les présidents sont des hommes universellement connus, tels Havelock Ellis, Auguste Forel, Magnus Hirschfeld, et d'où sont déjà sorties tant d'initiatives utiles à l'évolution sociale des peuples.

Je suis particulièrement heureux de dire combien fut chaleureuse et flatteuse la réception qui me fut faite en tant que représentant de la France. C'est ainsi que j'ai eu l'honneur d'être choisi comme un des cinq présidents du Bureau international de travail de la Ligue mondiale de Réforme sexuelle, bureau nommé par l'assemblée pour constituer un organisme permanent auquel sera soumise l'étude de toutes les questions.

J'ai fait adopter une proposition, tendant à ce que la Ligue fonctionne comme une Société des Nations, à laquelle seront soumises toutes les questions touchant au domaine sexuel, pour en faire le point de départ de lois sociales et de réformes législatives. Un journal en trois langues paraîtra régulièrement, où seront exposés les enquêtes, les observations des savants et des médecins, discutées les idées nouvelles, opposés les points de vue différents, et mises au point les propositions.

De ce Congrès sortira un véritable code de morale sexuelle, dont les lignes générales seront établies pour tous les pays, car les besoins et les instincts de l'être sont universellement les mêmes, mais qui devront pourtant être adaptés à chaque civilisation.

Ainsi la vie de cette Ligue entre-t-elle dans une phase particulièrement active de réalisation.

C'est à cette heure qu'il me paraît plus intéressant que jamais pour le public, de lui faire connaître quelles furent les origines d'un mouvement aussi important. Ces origines, d'ailleurs, furent modestes : Il y a trente ou quarante ans se fondèrent, en divers pays, de nombreuses sociétés, qui s'occupaient, chacune de leur côté, du problème sexuel, mais qui envisageaient chacune un seul aspect de la réforme.

C'est ainsi que se fondèrent : la Ligue pour la protection des filles-mères, la Ligue néo-malthusienne, qui prônait la limitation de la population, le Comité scientifique et humanitaire, qui voulait libérer des persécutions légales et sociales les homosexuels, de nombreuses ligues et sociétés pour la facilitation du divorce, l'émancipation de la femme, etc.

Ces sociétés, dont chacune poursuivait un but propre, se multiplièrent, et on pourrait en citer ainsi une cinquantaine. Mais aucune d'elles n'était puissante. C'est alors que le Docteur Magnus Hirschfeld, de Berlin, s'aperçut que toutes ces sociétés avaient un but commun, puisque toutes tendaient à une réforme sexuelle de détail, capable d'améliorer les conditions sexuelles de l'être humain.

En 1920, le Docteur Magnus Hirschfeld prenait l'initiative de convoquer, à Berlin, des gens éminents, des sociologues, des hommes de lettres, des juristes, et il fondaient alors une ligue qui s'occupait de toutes les réformes sexuelles, dont le but était d'établir une morale et une sociologie sexuelle sur une base scientifique, biologique et psychologique, au lieu de la base théologique et mystique.

Beaucoup de membres adhèrent à cette Ligue et, le premier Congrès eut lieu à Berlin, en 1921, groupant déjà quelques représentants étrangers. Avant 1928, la Ligue s'était élargie au point de devenir Ligue internationale, avec un comité représentant plus de vingt nations différentes. Elle prenait le titre de « Ligue mondiale pour une réforme sexuelle sur une base scientifique ».

Le deuxième Congrès eut lieu à Copenhague, en 1928, le troisième, à Londres, en 1929, le succès s'affirmant de plus en plus, et la Ligue prenant une extension mondiale.

Le IV^e Congrès, qui vient de se tenir à Vienne, marque, comme je l'ai dit, une date capitale et ouvre l'ère véritablement active.

Le Ve Congrès se tiendra dans dix-huit mois, en Russie, et le VI^e en septembre 1933, à Paris même.

Il est regrettable que, jusqu'ici, la France ait été si peu représentée à cette Ligue. Il y a là une négligence coupable, une incompréhension déplorable d'une des œuvres de rénovation sociale qui répondent actuellement aux besoins vitaux des races humaines soucieuses d'assurer leur conservation et leur progrès. Mais déjà, de toutes parts, surgissent des demandes de médecins, de pédagogues, d'hommes de lettres, qui désirent s'affilier à cette organisation

Réforme sexuelle

par le docteur Pierre Vachet

Le IV^e Congrès de la Ligue Mondiale pour la Réforme sexuelle sur une base scientifique, vient de se tenir à Vienne, du 16 au 23 septembre, avec le plus grand succès, groupant plus de cinq cents personnalités venues de tous les pays du monde.

Dans certains Etats même, les gouvernements, comprenant l'intérêt social et la portée d'une telle manifestation, ont envoyé des délégués officiels. Ainsi l'Espagne était représentée par le Docteur Sanchez Gomez, et le professeur Maragnon, choisis par le ministère de l'Hygiène.

Ainsi, d'année en année, s'affirme le succès de cette Ligue, dont les présidents sont des hommes universellement connus, tels Havelock Ellis, Auguste Forel, Magnus Hirschfeld, et d'où sont déjà sorties tant d'initiatives utiles à l'évolution sociale des peuples.

Je suis particulièrement heureux de dire combien fut chaleureuse et flatteuse la réception qui me fut faite en tant que représentant de la France. C'est ainsi que j'ai eu l'honneur d'être choisi comme un des cinq présidents du Bureau international de travail de la Ligue mondiale de Réforme sexuelle, bureau nommé par l'assemblée pour constituer un organisme permanent auquel sera soumise l'étude de toutes les questions.

J'ai fait adopter une proposition, tendant à ce que la Ligue fonctionne comme une Société des Nations, à laquelle seront soumises toutes les questions touchant au domaine sexuel, pour en faire le point de départ de lois sociales et de réformes législatives. Un journal en trois langues paraîtra régulièrement, où seront exposés les enquêtes, les observations des savants et des médecins, discutées les idées nouvelles, opposés les points de vue différents, et mises au point les propositions.

De ce Congrès sortira un véritable code de morale sexuelle, dont les lignes générales seront établies pour tous les pays, car les besoins et les instincts de l'être sont universellement les mêmes, mais qui devront pourtant être adaptés à chaque civilisation.

Ainsi la vie de cette Ligue entre-t-elle dans une phase particulièrement active de réalisation.

C'est à cette heure qu'il me paraît plus intéressant que jamais pour le public, de lui faire connaître quelles furent les origines d'un mouvement aussi important. Ces origines, d'ailleurs, furent modestes : Il y a trente ou quarante ans se fondèrent, en divers pays, de nombreuses sociétés, qui s'occupaient, chacune de leur côté, du problème sexuel, mais qui envisageaient chacune un seul aspect de la réforme.

C'est ainsi que se fondèrent : la Ligue pour la protection des filles-mères, la Ligue néo-malthusienne, qui prônait la limitation de la population, le Comité scientifique et humanitaire, qui voulait libérer des persécutions légales et sociales les homosexuels, de nombreuses ligues et sociétés pour la facilitation du divorce, l'émancipation de la femme, etc.

Ces sociétés, dont chacune poursuivait un but propre, se multiplièrent, et on pourrait en citer ainsi une cinquantaine. Mais aucune d'elles n'était puissante. C'est alors que le Docteur Magnus Hirschfeld, de Berlin, s'aperçut que toutes ces sociétés avaient un but commun, puisque toutes tendaient à une réforme sexuelle de détail, capable d'améliorer les conditions sexuelles de l'être humain.

En 1920, le Docteur Magnus Hirschfeld prenait l'initiative de convoquer, à Berlin, des gens éminents, des sociologues, des hommes de lettres, des juristes, et il fondaient alors une ligue qui s'occupait de toutes les réformes sexuelles, dont le but était d'établir une morale et une sociologie sexuelle sur une base scientifique, biologique et psychologique, au lieu de la base théologique et mystique.

Beaucoup de membres adhèrent à cette Ligue et, le premier Congrès eut lieu à Berlin, en 1921, groupant déjà quelques représentants étrangers. Avant 1928, la Ligue s'était élargie au point de devenir Ligue internationale, avec un comité représentant plus de vingt nations différentes. Elle prenait le titre de « Ligue mondiale pour une réforme sexuelle sur une base scientifique ».

Le deuxième Congrès eut lieu à Copenhague, en 1928, le troisième, à Londres, en 1929, le succès s'affirmant de plus en plus, et la Ligue prenant une extension mondiale.

Le IV^e Congrès, qui vient de se tenir à Vienne, marque, comme je l'ai dit, une date capitale et ouvre l'ère véritablement active.

Le Ve Congrès se tiendra dans dix-huit mois, en Russie, et le VI^e en septembre 1933, à Paris même.

Il est regrettable que, jusqu'ici, la France ait été si peu représentée à cette Ligue. Il y a là une négligence coupable, une incompréhension déplorable d'une des œuvres de rénovation sociale qui répondent actuellement aux besoins vitaux des races humaines soucieuses d'assurer leur conservation et leur progrès. Mais déjà, de toutes parts, surgissent des demandes de médecins, de pédagogues, d'hommes de lettres, qui désirent s'affilier à cette organisation

Voici enfin

une réalisation définitive:

ASTRA



SUPER A 6 LAMPES SUR CADRE

et sur tous courants, ALTERNATIFS ou CONTINUS Plus d'Accus, plus d'Antenne, plus d'ennui.

Ce n'est pas le moins cher, mais c'est sans conteste l'appareil qui résume tous les perfectionnements requis par les connaisseurs expérimentés et qui répond aux souhaits des dilettantes les plus passionnés d'auditions pures.

Une vraie merveille de technique et de simplicité à la fois.

Une simple prise de courant et vous obtenez toutes les stations radiophoniques avec le maximum de PURETÉ, PUISSANCE ET SELECTIVITÉ.

En ordre complet de marche : Comptant . 4.250 frs. ou en 25 mensualités de 188 francs, sans acompte.

Demandez dès aujourd'hui une démonstration sans engagement.

A L'ÉTOILE BLEUE

15-16, Place Rouppe, Bruxelles
Anvers - Liège - Seraing
Les seuls concessionnaires de la marque réputée "Astra",
symbole de qualité.

dont le but est si humanitaire. Nous exposerons en détail les divers problèmes qui ont été traités à ce Congrès et qui ont été commentés par la Presse du monde entier, sauf, je dois l'avouer tristement, en France, où quelques échos seulement ont paru : on n'admet pas, en effet, que la question sexuelle puisse être traitée, posée même ouvertement, officiellement et sérieusement; elle choque ou elle fait rire, en notre pays surtout, où l'on se targue facilement d'esprit de finesse. Cependant, que de contradictions, de misères, de sophismes, de lâchetés, sous ces multiples compromis entre la morale et les mœurs admises, entre un ensemble de règles disparates, dont beaucoup sont surannées, et les licences acceptées, dont le pire défaut est de porter le signe pervers de la désobéissance et de la révolte.

On conçoit que le programme de la « Ligue pour la Réforme sexuelle » soit immense, puisqu'il tend à remédier à toutes les misères sexuelles de l'humanité, régée encore par des lois hypocrites et barbares. Parmi ces buts principaux, je cite l'égalité des droits de la femme et de l'homme, au point de vue politique, scientifique et social; l'émancipation du mariage et du divorce de la tutelle de l'église et de l'Etat; la réglementation des naissances, au point de vue de la procréation; la protection des filles-mères et des enfants illégitimes; les mesures préventives au sujet de la prohibition et des maladies vénériennes; les anomalies sexuelles considérées comme faits pathologiques, et non comme crimes, péchés ou vices; l'éducation sexuelle obligatoire, etc., etc.

Cette année, les principales questions traitées au Congrès ont été celles des misères du logement et de la réforme sexuelle, qui a fait l'objet d'un rapport tout à fait remarquable du Docteur Tandler, professeur à l'Université de Médecine de Vienne, et surtout la question primordiale de la réglementation des naissances, de l'économie humaine et de l'avortement. Alors qu'on sélectionne les individus dans l'élevage des animaux domestiques, sur le plan humain, pour des raisons mystico-religieuses, on laisse les individus les plus tarés se reproduire à de multiples exemplaires, et on assiste, impuissant, à la multiplication de familles d'aliénés, de criminels-nés, de tarés de toutes sortes, qui sont des déchets sociaux alourdissant une nation.

Certain Etats d'Amérique, et la Suisse, ont réalisé des méthodes d'eugénisme : le droit, pour la Société, d'imposer à l'individu taré la stérilisation par des moyens préventifs inoffensifs; le droit de provoquer l'avortement lorsque l'enfant à naître doit être un produit de déchet.

Enfin, un exposé avec des statistiques a été fait par mon ami le Docteur Norman Haire, sur les méthodes de contraception officiellement pratiquées dans les hôpitaux d'Angleterre et dans un grand nombre de pays.

Sur tous ces points si importants, les orateurs ont apporté une documentation et des aperçus du plus haut intérêt.

Je reviendrai, dans mes prochains articles, sur certains de ces problèmes essen-

tiels, qui furent ainsi abordés, et dont la solution intéresse tous les hommes de bonne volonté.

Docteur Pierre VACHET,
Professeur à l'Ecole de Psychologie

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que le 10 décembre à la Tribune libre du Rouge et Noir, notre éminent collaborateur le docteur Pierre Vachet ouvrira un débat sur ce sujet : L'amour et le mariage.

Le Procès de la Presse

Eclaircissements

Milly e Avermaete sont des adversaires dignes l'un de l'autre et il est réjouissant de les voir polémiquer avec la même mesquinerie, la même aigreur et la même ignorance.

Nous avons dénoncé déjà dans un grand quotidien bien avant Avermaete, l'insuffisance de Milly, apprécions brièvement aujourd'hui celle de M. Avermaete.

Restons, puisqu'il juge imprudent d'élargir le débat, sur le terrain artistique et littéraire. M. Avermaete juge notre presse pitoyable. Sans doute, n'a-t-il jamais lu un journal français. Quels sont les grands quotidiens français, à part l'*Uninon* ou l'*Action Française* qui oseraient donner des pages littéraires hebdomadaires comme le font chez nous la *Métropole*, l'*Indépendance Belge*, la *Meuse*, la *Nation Belge*, le *XXe Siècle*, la *Gazette de Liège* et d'autres?

Quels sont les journaux français, à de rares exceptions, qui publient une et plusieurs fois par semaine, comme la plupart de leurs collègues belges, des chroniques des expositions et des concerts?

Quels journaux français ou même hollandais oseraient publier des interviews ou des articles sur de jeunes écrivains comme en ont paru dans nos grands quotidiens concernant H. Clousson, Bourgeois, Fontaine, Ch.-E. Renard, Linze, de Ghelderode, Keryn et beaucoup d'autres?

La presse, écrit M. Avermaete, n'honore pas assez Toussell, Hellens, Bailion, Demasy. Mais Hellens tient une rubrique hebdomadaire dans l'*Etoile Belge*, publie des nouvelles dans le *Soir*, des romans à la *Nation Belge*, Bailion fut lui-même journaliste à Bruxelles, pendant vingt ans; Toussell tient une chronique littéraire au *Peuple* et Demasy est correspondant théâtral du *Soir* et collaborateur au *Peuple*.

Quant à Crommelynck, il n'a certes pas à se plaindre de la publicité — ni interview, articles — faite à la représentation de *Carine*.

On pourrait dire la même chose concernant les peintres. Dans quel pays un quotidien à cent mille exemplaires consacrerait-il un article de fond à un Permeke, comme on l'a vu en Belgique?

Sans doute, tout n'est pas parfait encore et plusieurs journaux passent carrément sous silence l'art et la littérature. Comme l'écrivait Bailion ici-même le public est plus coupable que le journal et la littérature le laisse absolument indifférent. Quand on veut la lui imposer, non seulement il la néglige, mais même il la proteste.

C'est là un fait qui crève les yeux et il est suffi d'un rien d'expérience à M. Avermaete pour s'en tenir le ridicule de ses affirmations.

Enfin, il faut tenir compte des écrivains eux-mêmes et de leur nombre. Le critique reçoit chaque semaine une cinquantaine de livres, dont quarante certainement sont sans intérêt aucun et ne méritent que le silence. Les quarante auteurs n'en trouveront pas moins que la critique est mal faite.

M. Avermaete, qui s'insurge contre l'amateurisme littéraire, juge-t-il opportun d'encourager quelques centaines de rimateurs lamentables et de prosateurs ennuyeux sous prétexte qu'ils sont Belges? Ce serait-là une prime à la médiocrité sans nul avantage.

Ajoutons enfin que le service des maisons belges d'édition à la presse est faite en dépit du bon sens.

Toutes choses que M. Avermaete aurait dû savoir ou méditer avant de commencer sa croisiade.

Gérard de LANTSHEERE.



Une occasion. (Dessin de Léo CAMPION.)

D'une centennale à l'autre...

L'exposition centennale de l'Art belge a fermé ses portes au Palais des Beaux-Arts. On vient d'inaugurer la Centennale des Lettres belges.

Mais comme les littérateurs prennent beaucoup moins de place que les peintres, on s'est contenté d'une petite salle de la Bibliothèque royale.

L'inauguration s'est faite presque dans l'intimité. Le Gouvernement d'alors pourtant était représenté. On cherchait donc M. Vauthier. Mais on trouva M. Hymans.

A cette manifestation à la gloire des Lettres belges, les ministres avaient délégué une fois de plus leur collègue... des Affaires étrangères. C'est symbolique.

Ce n'est pas encore le général que Van Noy évoquait, il y a quinze jours, mais cela viendra.

× × ×

Nous demandâmes à un huissier :
— Mais où est donc M. Vauthier ?

On nous répondit qu'il devait être parti à Gand pour voir si aucun professeur ne s'avait de cumuler.

Calomnie! M. Vauthier était à Amers pour inaugurer une exposition de peinture. Parce que la Peinture, au moins, ça valait la peine qu'un ministre des Arts se dérangeât.

× × ×

On sait que l'Académie voulait s'en tenir à une exposition des œuvres des écrivains disparus. La Bibliothèque Royale a repris le projet en développant quelque peu. De sorte que voici présentés des livres de la plupart des littérateurs « qui s'étaient fait un nom avant août 1914 ». La formule est un peu vague. Elle couvre quelques oubliés. Elle explique, par exemple, que ni Baillon, ni Toussoul ne figurent dans cette galerie, mais elle excuse la présence de pas mal d'autres.

Quoi qu'il en soit, telle quelle, l'exposition n'est pas mauvaise, et il faut louer ceux qui s'y sont consacrés. Il faut aussi aller la voir parce qu'elle est une émouvante évocation de tout ce qui fut fait chez nous dans le domaine littéraire. Et l'on ne pourra plus, l'ayant vue, douter encore de la vitalité, de l'excellence, de l'harmonieuse puissance de nos lettres.

× × ×

Il y a là aussi les revues et les journaux littéraires d'aujourd'hui. Un rapide coup d'œil nous a permis de constater qu'il en manquait beaucoup. C'est fâcheux, parce qu'en Belgique plus qu'ailleurs, les revues littéraires ont joué un rôle considérable pour la formation de nos littérateurs.

× × ×

Enfin, dans une petite pièce, voici le net de travail de Verhaeren, reconstitution fidèle de ce qu'il était à Saint-Cloud. Il est d'une simplicité et d'une bonhomie qui feront rêver plus d'un poète d'aujourd'hui.

Les belles images

1

Le marquis de Sade, par ordre du Premier Consul, était interné à la maison des fous de Charenton. Le digne et saint homme faillit en perdre la raison. Cependant, peu à peu remis de ces pénibles émotions, toujours ingénieux malgré son grand âge, sa formidable goinfrerie et son activité d'homme de lettres, il prit avec désintéressement la direction du Théâtre de l'hospice, se nomma régisseur, auteur, vedette masculine et féminine, metteur en scène et premier tragique. Lançant dix-mille invitations manuscrites dans la haute société parisienne, dressant consciencieusement ses collègues les fous aux jeux exaltants de la scène, inventant et jouant plus de dix-huit pièces générales et, ce qui plus est, divertissantes, le divin marquis emplissait cette étrange maison de Charenton de ses états étonnants, et faisait avant tout l'admiration de ses gardiens de cabanon.

Mais, tandis qu'il recevait ainsi de belles visiteuses, un sombre drame se préparait: M. Royer-Collard, médecin principal de l'hospice, homme réellement peu sérieux et dénué de fantaisie, indigné des divertissements comiques et tragiques de M. de Sade, pensionnaire, s'attaqua sans vergogne à M. de Coulmiers, directeur de cette joyeuse demeure d'aliénés sympathiques. Les débats furent laborieux et nécessitèrent six années de conférences; intriguant et rabougri, M. Royer-Collard défendait avec éloquence à la fois son nom, son honneur et la science qu'il représentait très glorieusement; M. de Coulmiers qu'intéressaient vivement les jolies habitudes du Théâtre, s'opposait à mettre fin à un emploi aussi brillant de son temps. La lutte sembla interminable au pauvre médecin-chef; enfin, un beau matin, plein de sagesse, celui-ci prit la résolution de faire saisir le matériel du Théâtre; ce fut fait sans aucun respect pour l'Art. Comme toujours, la Science avait eu gain de cause.

M. de Sade était désespéré. Ses relations avec l'extérieur avaient perdu leur haut degré d'intellectualisme; il ne restait au malheureux marquis que le grave vice de gourmandise. Mais, comme par hasard, la citoyenne Quesnet qui vivait avec lui à l'hospice et possédait l'art culinaire le plus expert et le plus raffiné, eut la bonté de consoler la détresse morale de son brave ami en lui préparant quotidiennement d'excellents mets très nourrissants; de telle sorte que M. le marquis de Sade pesa bientôt 240 livres, donna une hypothèque sur ses biens d'Arras à sa charmante compagne, fit un testament ridicule, et mourut absolument idiot, laissant son nom à la Postérité qui en fit une misérable chose.

2

Scarron, en l'an 1635, n'était pas encore bossu, paralytique, hideux et grotesque; mais il était déjà poète. Cette année-là, il s'était établi chanoine du chapitre du Mans comme d'autres s'installent épiciers; l'évêque Beaumanoir l'aimait beaucoup, ce qui peut expliquer bien des choses. Scarron, mourant de rire, avait chèrement reçu le baiser de paix et promis d'assister chaque matin aux services religieux de Saint-Julien. En même temps, il avait touché le premier versement de sa charge, bu à la santé de S. M. le Roy et fait des dettes en une nuit plus que tous ses confrères, les abbés et les évêques, n'en avaient jamais faites, ce qui lui valut leur estime et de louanges sur ses nobles manières d'honnête homme.

Tres heureux, Scarron menait une double vie, sans compter celle que sa dignité ecclésiastique lui aurait ordonné de suivre de temps en temps; d'un côté, il accumulait les mots d'esprit dans les salons mondains où pullulaient les hauts personnages les plus sérieusement débauchés en même lieu que les plus abondants en saintes oraisons; de l'autre, il courait les plus louches tavernes où demeuraient déjà les vrais amis des belles-lettres. C'est dans l'exercice de cette dernière fonction qu'il eut la mirifique idée de déguiser pour le Carnaval du Mans sa ronde nudité sous les plumes d'un oiseau d'origine exotique: le jeune abbé, poisseux, chargé de miel, de colle et de plumes multicolores, apparut ainsi paré dans les bals carnavalesques où les dames s'empressèrent de chercher les noms générique et spécifique de ce curieux animal; en dix secondes, l'oiseau-abbé, déplumé et reconnu, goguenard mais craintif, fut, comme vous le savez, précipité dans l'Huisne, où il séjourna pendant quelques heures.

Les malins voient, dans le retour glacé et nocturne que Scarron opéra honteusement, toute la démarche cocasse et amère du Grotesque du Roman Comique; mais l'homme Scarron eut pourtant certaines consolations, comme la gloire, et le fait d'avoir épousé Françoise d'Aubigné, plus connue dans l'Histoire humoristique de la France Royaliste sous le pseudonyme de Madame de Maintenon.

Fernand WALEFFE.

Allo 17.55.10! Prenez rendez-vous chez le portraitiste S. Polak, 48, chauss. d'Haecht, Bruxelles.

L'étonnante jeunesse de Sidonie Tronche

Nouvelle inédite de J.-B. Gibet

LORSQUE Bidonie Tronche eut atteint la soixantaine, elle se rendit subitement compte que ses quarante-six ans de bons et loyaux services à la famille Vermol l'empêchèrent de vivre sa vie. Elle avait quitté sa Flandre natale en 1884, en sabots et dans la cotonnette, les cheveux au vent et la morve au nez. Le notaire de son village l'avait envoyée à la grande ville, nantie d'une recommandation auprès d'un jeune ménage ami qui cherchait une bonne d'enfant. Sidonie convint à cet usage, parce qu'elle était douce et forte à souhait. Elle avait, en outre, latentes en elle, d'autres qualités propres à sa race, telles que l'opiniâtreté volontaire de vaincre le travail qui s'impose chaque jour ainsi que la fatale passion qui pousse l'individu à la minutie en toutes choses. Elle torcha, moucha, tança, lava à grandes eaux le marmot confié à ses soins, tant et si bien qu'elle en fit l'actuel monsieur Vermol; lequel, à l'âge de raison, s'était trouvé à même d'épouser Suzette Lefourchu, une fille « pas comme tout le monde ».

Quand le petit maître quitta le domicile paternel pour aller accrocher son nid dans un autre creux de maison, Sidonie Tronche le suivit, non plus en qualité de « nurse » — son âge et ses aptitudes du moment se refusant désormais à des emplois de cette condition — mais comme cuisinière, c'est-à-dire au titre de chef, en quelque sorte, de la nouvelle tribu. A ce poste, elle fit assez jolie figure; car elle, avait acquis, jadis, au temps des vieux Vermol et au frotement quotidien d'un cordon-bleu émérite, des connaissances précises quant aux plaisirs de la bouche. Au surplus, étant issue d'un peuple fait de gourmets et de gourmands, il lui avait été un jeu d'entrer délicieusement dans les arcanes culinaires. Elle faisait la popote comme Dieu-le-Père lui-même. Dès lors, il est facile de concevoir jusqu'où pût aller la vague de consternation qui submergea littéralement monsieur et madame Vermol quand ils apprirent que leur Sidonie préméditait un départ brusqué que rien, mais rien du tout ne paraissait devoir motiver.

Cette envie de décamper lui était venue comme une mauvaise fièvre. Un matin, elle se leva du pied gauche, ainsi qu'on dit dans son pays. Rien ne lui réussit au cours de la journée. Son fourneau brûla mal; son ragout prit à la casserole et ses sauces tournèrent à l'eau. La nuit qui vint et celles qui suivirent, peuplèrent de rêves stupéfiants son sommeil que des digestions saines et une conscience habillée d'angélique candeur avaient su maintenir, jusqu'alors, inaltéré. Elle se surprit à contempler son domaine à travers des yeux nouveaux. Cette cuisine, où elle avait coulé près de vingt ans de son existence, qu'elle avait rendue vibrante et claire au contact de son infatigable activité, elle la voyait tout à coup minable, si vouée au dédain des autres vivants qu'elle s'en trouva honteuse.

Où, soudain, elle sentit le peu de cas que l'on faisait d'elle dans ce ménage où l'homme lui devait ses premières joies d'enfant; de même les gâteries dont, adolescent, il avait aimé d'être comblé; ainsi que la quiétude que son âge mûr appréciait par-dessus tout. Elle se plut à souffrir comme une vieille chienne fidèle que ses maîtres oublient dans un coin. Elle s'affecta douloureusement de l'indifférence qui se levait sous ses pas, dans cet appartement, dans cette maison, dans cette ville où tous les êtres lui étaient restés étrangers. Elle se surprit à songer éperdument à sa contrée flamande qu'elle avait laissée étendue, lâbas, à proximité de la côte. Sans qu'elle eût à faire le moindre effort, il lui venait à la mémoire de lointaines projections d'images et d'odeurs familières. Elle revoyait un vieux clocher à genoux dans le cimetière recueilli; alentour, quelques pigeons à gradins et, dans le recul, l'éparpillement des fermes blanches assises dans les labourés. Elle sentait à pleines narines la verte crudité des plantes et des arbres qui, de chaque côté de la route, accompagnent le passant jusqu'à la dune aride. Et la nostalgie la travaillant sans répit, elle n'eut de repos que le jour où elle se trou-

va, le baluchon au poing, dans le train qui roulait à toute vapeur vers le beau coin de la terre, celui qui avait couvé l'enfance de Sidonie Tronche.

* * *

Le bourg avait bien changé depuis 1884. Non pas tant dans sa physionomie extérieure, la guerre ne s'étant acharmée que sur la meunerie et la tour de l'église, mais particulièrement dans l'esprit et l'allure de ses habitants. Ceux-ci avaient su prendre au commerce des citadins descendus, en été, des stations balnéaires proches, des habitudes et un langage qui ne cadraient plus avec les souvenirs que Sidonie avait gardés dans le quartier frais de son cœur. Le logis familial était toujours sur la place, avec son cher visage tourné vers le presbytère; mais la sœur cadette qui, après la mort des vieux, s'était mariée à un gars d'Oostduynkerke, l'avait transformé en auberge. Certains soirs, la grande salle était retenue par le Conseil municipal pour y délibérer en public; car la commune, étant trop pauvre, n'avait point de mairie.

On comprend que les fantômes du passé n'avaient pas tenu dans un tel remue-ménage et qu'ils étaient allés promener leurs méditations en des lieux plus paisibles. Sidonie savait où les rencontrer. Elle connaissait certains sentiers perdus dans la lande, que hantaient les ombres aux heures où les paysans et les chasseurs ont autre chose à faire que de passer par là. Elle était sûre d'en découvrir couchés le long du ruisseau qui chatouille les orties des saules, — les saules derrière lesquels le moulin ronronne comme un matou au soleil. Mais où elle retrouvait toujours les esprits vraiment adorables qui présidaient aux rêves de son jeune âge, c'était dans les dunes qui, au delà des cultures, dressent contre la mer leurs vagues figées de poussière d'or. Elle restait là, longtemps, à épier le vent qui siffle dans les herbes, le vent qui fait grincer les innombrables petites dents des sables en perpétuelle activité. Elle écoutait, ravie, l'antique romance des flots qui, depuis des millénaires, enchante le monde. Elle contemplant le tourment du ciel si prodigieux en pluies fécondantes. Et, petit à petit, il lui semblait que son être se dissolvait dans la vie universelle...

Depuis son retour au terroir, Sidonie Tronche, oubliée de la longue période de servitude en pays ennemi, avait tout simplement repris sa vie interrompue: elle se remettait à finir d'avoir quatorze ans!

* * *

Il faut avoir souffert pour aimer les églises. Celle qui s'élève dans ce village, est humble comme un acte de foi. L'âme de Jésus doit s'y complaire; car les murs sont chaulés, le carreau net et le mobilier paraît digne d'enrichir la mansarde d'un pauvre. Sidonie se sentait à l'aise dans ce décor dépouillé de luxe et si proprement ordonné. Souvent elle venait s'asseoir toute seule au pied d'une colonne, face à la sombre blancheur de l'autel où se jouait la magie du vitrail parmi les cierges. Monsieur le vicaire, à voir constamment cette même paroissienne à cette même place, se mit à l'observer avec intérêt. Renseignements pris, il sut qu'elle avait fait un important séjour à la ville et, dès lors, voyant cette surprenante assiduité à fréquenter la maison de Dieu, il supposa qu'il se trouvait devant une vieille pécheresse qui avait beaucoup à se faire pardonner. Un jour, il l'aborda et ils se parlèrent. Puis, le lendemain, ils firent quelques pas ensemble. Enfin, on put les voir côte à côte par la chaussée et les venelles, conversant...

Monsieur le vicaire était plein de sens et de politique. Connaissant les gens de ce pays, il savait que l'on ne pénètre dans leur âme que par la voie détournée. Alors, pour rendre à cette créature la paix intérieure qu'elle semblait avoir perdue, se mit-il à lui conter la vie terrestre des saints et bienheureux de la contrée. Il prit soin de s'appesantir sur les crimes et les péchés abominables qu'ils avaient commis avant qu'ils ne fussent touchés par la grâce. Celle-ci leur était venue comme un rayon d'en haut et tout s'était illuminé soudain. Voilà qui était un fameux exemple ainsi que la preuve de l'impénétrable bonté divine. La contrition et la foi mènent tout droit au seuil du Paradis où le Seigneur vous attend pour vous ouvrir la porte et vous dire poliment: « Entre, ma fille, tu es chez toi ».

Sidonie ne comprenait pas grand-chose à ces histoires; mais elle écoutait avidement le chant grave et doux de la voix de monsieur le vicaire. Cela lui faisait bon au cœur tout de même. Elle était fascinée par l'envol et le battement des mains blanches qui soulignaient avec grâce les belles périodes du préche. Ces mains faisaient songer aux ébats d'une couple de colombes. Parfois, elle osait lever les yeux vers le visage de l'apôtre. Furtivement, elle en admirait le teint frais, le regard lumineux et la bouche tendre. Elle appréciait aussi ce mouvement de tête qu'il avait pour rejeter par-dessus le front la rousseur de ses boucles folles. Mais ce qui l'emplissait d'un

trouble délicieux, c'était de sentir auprès d'elle, exclusivement à elle, cet homme jeune et charmant qui lui tenait un langage comme jamais elle n'en avait entendu, où il n'était question que de détresse, de joie future et d'amour.

Il lui arrivait maintenant d'attendre avec impatience l'heure de la rencontre. Elle suivait toutes les messes de monsieur le vicaire. Elle guettait même ses allées et venues et ses sorties après dîner et ses promenades à petits pas, le soir tombant, dans le jardin des morts, en lisant un bréviaire. Elle se traînait, à certains moments, dans les endroits obscurs, silencieuse et morne. La nuit passait vite, malgré l'absence de sommeil. Sidonie songeait. Il lui arrivait quelquefois de se contempler dans un miroir, étonnée d'y découvrir l'image d'une face fripée, aux yeux ternis, aux lèvres amères, aux mèches de cheveux gris tombées d'un albe bonnet tuyauté.

Mais elle était heureuse d'avoir mal...

* * *

Vers le début de l'automne, un scandale s'abattit sur le village. Une élève du cours de catéchisme avait cru devoir se plaindre des agissements de monsieur le vicaire. Vous pensez si cela fit jaser les gens. Il n'y avait que Sidonie qui ne commentait point l'événement pour la simple raison qu'elle n'y comprit rien. Elle aurait voulu se renseigner auprès de son ami, mais celui-ci ne paraissait plus en public. On parlait même de son prochain déplacement, l'évêque de Bruges en ayant décidé ainsi.

Or, par une nuit venteuse d'octobre où l'on entendait la mer hurler sous les coups de la tempête, Sidonie, pour tromper sa veille, s'était mise à la fenêtre de sa chambre. Elle vit, de l'autre côté de la place, devant la porte de la cure, une auto stationnant. Une affreuse angoisse se leva en elle. Agriffée aux rideaux, la face aplatie contre la vitre, elle assista, pantelante, au spectacle qui, pour elle, était plus épouvantable que la fin du monde: monsieur le curé quittant à jamais le pays, emporté vers on ne sait où dans cette machine diabolique, rapide et silencieuse comme la mort...

Car Sidonie Tronche, qui vivait sa vie à rebours, avait attendu la soixantaine pour devenir une jeune fille — une jeune fille au cœur sensible et ouvert à l'Amour.

J.-B. GIBET.

EN MAGASIN CHEZ
LE LIBRAIRE 10 B.P. RÉGENT
BRUXELLES
TELEPH. NO 117473 **DELHEID**

UN ASSORTIMENT DES PRINCIPALES COLLECTIONS LITTÉRAIRES, POPULAIRES OU DE DEMI-LUXE (BIBLIOTHÈQUE GRASSET, L'ABELLE GARANCE, LE ROSEAU D'OR, LA PALATINE, LA CITE DES LIVRES, LES BELLES LETTRES, LE CABINET COSMOPOLITE, FEUX CROISÉS, PORTRAITS DE LA FRANCE, NELSON, PLAN, FERENCZI, FAYARD, LE MASQUE, ETC.).
TOUTES LES NOUVEAUTÉS

v e n t e
librairie
bouquinerie
dieu
a c h a t
— littérature générale - sociologie - arts - économie politique - religion - philosophie - revues - publications
17, rue montagne de la cour
bruxelles (mont des arts)
téléphone 12 36 49

CHAQUE SAMEDI à 2 heures précises

grande vente publique par huissier de mobiliers de tous genres, riches et beaux, salles à manger, chambres à coucher, salon velours et clubs, fumoirs, installations de bureau, pianos, pianolas, phonos, meubles dépareillés, armoires, bibliothèques, meubles anciens, tapis de Tournay, persans, chinois, vases, potiches, porcelaines Chine, Japon, Sèvres, Delft, colonnes marbre, services à dîner et à déjeuner Limoges et autres, cristaux, argenterie, bijoux, tableaux, etc.

Hôtel des Ventes Elisabeth
324, rue Royale (Arrêt Eglise Sainte-Marie)
BRUXELLES

E. GODDEFROY
DÉTECTIVE
EX-OFFICIER JUDICIAIRE
près les parquets d'Anvers et Bruxelles
RECHERCHES
ENQUÊTES
FILATURES
8, Rue Michel Zwaab
BRUXELLES
Tél. 26.03.78
Adr. Télégr.: Goddefroc-Bruxelles

AUX
100.000 Assiettes
Faïences, Verreries, Porcelaines de toutes marques
188, Rue Blaes, Bruxelles
Téléphone 198.05
Expédition franco dans toute la Belgique
GROS, DÉTAIL
Le bas élégant en toute circonstance
Lorys
BRUXELLES : 35, boulevard Adolphe Max ; 46, avenue Louise ; 50, Marché-aux-Herbes ; 49, rue du Pont-Neuf ; 77, chaussée d'Ixelles ; ANVERS : 70, Rempart Ste-Catherine ; 115, place de Meir.

Le Rouge et le Noir
216, Rue de la Poste, Bruxelles
Tél. : 15.77.66 C. Ch. Post. 2883.74
Journal Hebdomadaire du Jeudi
Abonnements
BELGIQUE
Jusqu'à fin 1930 y compris les N° parus 30 fr.
Jusqu'à fin 1930 y compris n° 23 et suivants 12 fr.
CONGO
Un an 60 fr.
ETRANGER (selon les pays)
Un an 60 ou 75 fr.

Jeudi prochain



Début de l'amusant reportage de **MICHEL HERBERT**
Ciel bleu, chemises noires!

ARMISTICE

Nouvelle inédite de Robert Vivier

(Suite de la première page.)

Nous arrivions au village. Un soldat nous appelait au seuil d'une maisonnette. C'était Carpentier, un petit homme aux courtes jambes, aux yeux noirs et pétillants dans une lourde face romaine.

— Venez voir mes trois fiancées...

Avec de grands gestes, il nous fit entrer dans la petite pièce. Il y avait là trois jeunes filles grasses et bien portantes, qui riaient bêtement de son bagout, sans comprendre. Il allait de l'une à l'autre.

— Voilà Véronique. Et celle-là, c'est Mariette, et celle-là... comment t'appelles-tu donc ?

Il ajouta :

— Je te céderai bien Véronique. La veux-tu ? C'est une belle fille. Ma préférée, c'est Mariette. Pas vrai, Mariette ?

Il la prenait par le menton, et elle se laissait faire, gênée, nous regardant de côté.

Il lui plaqua un baiser sonore, puis nous montra des photographies qu'il avait trouvées, et où elles se tenaient avec des Allemands. Il promenait son doigt sur la tête d'un feldwebel :

— Un beau Boche, dis, Moreau ?

Il ricanait. La fille prit la photo et l'embrassa. Elles éclatèrent toutes trois de rire, mais on sentait qu'elles avaient peur. La vieille mère, entrée par la porte de derrière, essayait ses mains savonneuses à son tablier.

— Allons-nous en, dis-je à Moreau.

La cuisine était installée derrière l'église, dans une encoignure abritée du vent.

Le cuisinier nous appelait de loin, tournant sa louche dans le tonneau.

— Vite, les hommes. Il n'y en aura plus...

Et, quand nous fûmes là :

— Vous savez la nouvelle ? On va avoir l'armistice.

— Allons donc, fimes-nous ensemble, en haussant les épaules (le cuisinier, avec sa face noire, nous semblait un messager de lumière).

— Si, si, insistait-il. C'est l'aumônier qui l'a dit tout à l'heure. On va rentrer chez soi, pas vrai, les hommes ?

De contentement, il frottait avec ses mains le fond noir et gras de sa cuvette.

— Qu'en penses-tu ? dis-je à Moreau, tandis que nous nous en allions, les poignés par les bois des gamelles pieuses.

— Il y a toujours de fausses nouvelles, répondit-il.

Personne dans la rue du village.

— Si nous allions voir à l'autre peloton ? hasardai-je.

Au seuil du baraquement, Eustache grattait le fond de sa gamelle. Il nous cria joyeusement :

— Eh bien ! on a l'armistice.

Et tout de suite, il ajouta, plissant les yeux :

— Ce n'est pas vrai ! Encore une blague...

— Il faudrait être un bleu pour s'y laisser prendre, jeta dédaigneusement Moreau.

A l'intérieur du baraquement, des bougies étaient déjà allumées. Des hommes dormaient. Le sergent Merlot, assis en tailleur, nettoyait son fusil.

Moreau lui dit d'un ton enjoué :

— Pourquoi nettoies-tu ton fusil, sergent, puisque la guerre est finie ?

Le sergent s'arrêta de frotter, leva les yeux, et hocha la tête sans rien dire. Nous sortîmes du baraquement, et primes la levée qui conduisait à notre ferme. Les gamelles étaient bien lourdes ; mais il venait d'elles, à chaque secousse, une odeur chaude et intime.

Au bout de quelques minutes de marche :

— Tu vois bien, Moreau, c'était encore une bêtise.

— Moi, je ne crois plus rien. S'ils veulent l'armistice, qu'ils « la » signent. Je ne m'en occupe plus.

Je fus pris d'un rire :

— Ils le signeront bien sans toi !

Lorsque nous repassâmes près de la petite ferme d'où étaient sorties les deux filles habillées en soldats, on ne distinguait plus qu'une fente claire sous des volets bien clos. Quand on les bras si chargés, les épaules raides, il est difficile de tourner la tête en marchant... Les alentours devenaient inhospitaliers et déserts. Avaient-elles jamais été là, seulement, ces deux vestes gonflées, mal boutonnées ?

Moreau, ayant trébuché, jura.

Quand nous arrivâmes à notre ferme, la nuit était tout à fait tombée. J'allai taper au carreau :

— Héli les copains.

Puis j'ouvris la porte, et nous entrâmes avec les gamelles.

Comme c'était calme, cette cuisine chaude et claire où les soldats étaient reçus comme des hôtes. Cela nous semblait un peu miraculeux, cette possibilité d'entrer chez les habitants, de s'asseoir près du feu, de causer. Et, bien que nous n'en eussions pas profité, faute de nous faire comprendre, nous éprouvions profondément, Moreau et moi, la dignité d'être redevenus « des gens »...

Nous entrâmes dans notre logement, où la surprise d'une lampe à pétrole nous accueillit. Autant de bougies d'épargnées !

Elle était là, la bonne lampe, posée sur un des deux bancs, — ronde et brune, avec son gros murmure. Elle nous regardait manger lentement nos pommes de terre en purée, encore bien chaudes pour nos bouches, et d'où montait un peu de vapeur. C'était un bon moment. Du bois crépitait dans l'âtre. Personne n'avait songé à voiler les fenêtres, comme si aucun danger invisible n'avait plus arpenté l'espace nocturne.

Après avoir mangé, nous restâmes à fumer, dans un désarroi étrange et doux. Nous ne savions que dire, que faire, pour nous soulager de cette chaleur interne qui nous gonflait et nous bergait en sourdine, tandis que nous somnolions, à califourchon tous deux sur le même banc, devant nos gamelles vidées. Le feu nous caressait un flanc ; l'autre flanc recevait un peu de froid, de la porte que nous avions oublié de fermer : et nous laissions venir ce peu de froid comme on laisse grimper sur soi un marmot qui vous gêne, mais qu'on n'a pas le cœur de repousser.

— Ah ! dit Moreau pensivement, s'ils pouvaient ne jamais nous renvoyer là-bas...

Des hommes rentrèrent en se bousculant, roulant du froid avec eux. Ils avaient été rôder au village, à la recherche de Dieu sait quoi. Ils s'approchèrent de l'âtre, dont la chaleur se tut. Ils avaient faim : les cuillères sonnaient sur les gamelles.

Le caporal entra.

— Rollin, Dumont, c'est votre tour.

— Attends un instant. Laisse-nous manger...

Les deux hommes, ayant fini, s'équipèrent et sortirent en heurtant leurs crosses au chambranle. On entendit décroître leurs voix sur la route, puis de la nuit coula vers nous un long silence.

Moreau se leva et alla fermer la porte.

Au bout d'un moment, il y eut de nouveau du bruit au dehors. L'un derrière l'autre rentrèrent ceux qui avaient passé la soirée avec les gens de la maison. On entendait la fermière mettre la barre de fer à la porte de son logis.

Les nouveaux venus vinrent tout de suite se tasser autour du feu. Puis, peu à peu, tous se couchèrent. Moreau et moi restions seuls éveillés.

C'était à nous de prendre la prochaine garde.

A cette idée, les heures de la nuit s'étendaient, profondes, monotones. Un sentiment indéfinissable de dépossession nous resserrait le cœur. Et nous n'avions plus rien à nous dire, car la nouvelle chose qui était en nous ne demandait pas à avoir un nom et à se dessiner dans l'espace. Nous nous tenions immobiles, occupés à retenir au plus secret de nous-même cette appréhension obscure.

Les sursauts fatigués du feu décharnaient le long visage de Moreau, faisant saillir son nez d'aigle, hardi et méfiant, et ses pommettes têtues. Il fixait je ne sais quoi, en se balançant sur le banc d'avant en arrière.

Mille pensées contradictoires, atténuées, vivaient entre nous. Elles étaient venues de tous les coins de la nuit. A la fin, il y en avait tellement que cela ne pouvait plus durer, entre ces murs crépis que rougissait la lampe. Nous avions déjà trop flairé la paix, depuis que nous cantonnions dans de vrais villages, pour supporter encore cette

nuit vide et hostile à laquelle il allait falloir une fois de plus — la quantité ? — présenter nos corps vulnérables. Nous sentions pénétrer en nous le tragique d'une guerre nouvelle, sans secteurs définis, sans tranchées, dont la loi n'était pas connue.

Moreau mit un havresac devant la lampe pour en retenir prudemment la lumière. Et j'appuyai mon fusil au banc, contre ma jambe.

A chaque instant, je demandais l'heure à Moreau, qui possédait une montre.

Les minutes où veillent les autres sont de précieuses minutes. Quatre heures passent comme un rêve moite et fumeux, quand on est entre le feu et la lampe à attendre son tour. Et l'on déteste ces deux gaillards qui vont venir se chauffer ici, tandis qu'on mettra sur soi le silence, le froid et le vide de quatre heures sans figure.

...

Nous avions fini par tomber dans une somnolence, lorsque le caporal nous frappa sur l'épaule :

— Allons, les hommes...

Nos jambes cotonneuses escaladèrent le talus de la levée. Et nous roulâmes, comme trois boules d'une matière douloureusement étrangère à la nuit.

Au bout de vingt pas, nous commençâmes à distinguer les prairies, les lignes de saules. Dans le ciel clair et mouillé s'enfonçaient de minces étoiles.

Une bouffée lava nos visages. Cela faisait songer à la mer.

Moreau leva le nez :

— Il ne gèlera pas cette nuit-ci. Et demain, la pluie.

— Oui, je crois, approuva le caporal.

Il nous précédait en sifflant. Il se retourna avec un geste vague, en demi-cercle :

— La Hollande, par là.

Nous avions quitté la levée, et suivions la bordure d'un champ. Moreau, soucieux, recommandait au caporal :

— N'oublie pas de nous faire relever à deux heures du matin.

Un homme venait vers nous, courbé, les mains en poche. C'était Dumont, qui n'avait pas eu la patience d'attendre à son poste.

— Bonne nuit, les hommes.

Rollin, clopinant, passa à son tour :

— Caporal, tu paieras la goutte !

Le caporal nous posta à côté d'un fossé plein d'eau, devant une haute clôture en fil de fer. C'était le fameux fil de fer de la frontière.

Il répéta :

— Par là, c'est la Hollande...

Et il ajouta brièvement :

— Tirez sur tous ceux qui voudraient passer le fil.

Il disparut dans l'ombre. On l'entendit courir et appeler les deux autres. Le cliquetis de leur marche sonna sur la levée. Puis nous fûmes tout à fait seuls.

Moreau s'était assis par terre, et avait déposé son fusil.

— Tu sais, moi, je me mets à mon aise.

Nous nous tîmes un moment, dominés par le silence. Le fil de fer luisait devant nous, plus haut qu'un homme. L'odeur du fossé nous enveloppait, forte et glacée. Aucun mouvement, dans cette région de prairies marécageuses. On n'apercevait pas les autres sentinelles, qui devaient être très éloignées. Nous aurions pu nous croire en dehors du monde, si nous n'avions tressailli, par instants, au cri désolé et froid d'un oiseau nocturne.

Je marchais de long en large. Le fil de fer m'impressionnait. Il semblait qu'il fût interdit de le toucher.

Je songeais qu'il n'avait cessé d'être électrisé que depuis peu de jours, et je voyais des corps de fugitifs, accrochés, pendus au fil comme des sacs.

Au bout d'un assez long temps, nous

perçûmes un pas tranquille et lourd, de l'autre côté du fil de fer.

— Un Hollandais, murmurai-je. Ils montent la garde aussi de l'autre côté.

Moreau grogna :

— Drôles de soldats ! Ils n'ont jamais vu une tranchée. J'ai envie de tirer un coup de fusil, pour qu'ils sachent ce que c'est que d'entendre siffler une balle.

Dans sa voix perçait quelque chose d'aigu et de cruel.

Je toussai. Le pas du soldat s'arrêta. Puis nous l'entendîmes s'éloigner lentement. Nous étions de nouveau seuls. Et nous regrettâmes d'avoir perdu ce contact rudimentaire.

Un bourdonnement sourd tapissait le fond du silence.

— Regarde par là, dit Moreau.

Très loin, sur notre droite, le plafond du ciel blémissait d'une tache verdâtre et mal définie qui s'élargissait parfois, d'un bref frisson, tandis que des secousses sourdes se propageaient jusqu'à nous.

Longtemps nous regardâmes la lueur. C'était quelque chose de si connu que cela faisait mal. C'était lointain, lointain, cela avait l'air de ne pas se passer pour nous. Mais nous étions pris par l'angoisse d'entendre tout à coup le bruit grandir, Dieu sait dans quelles proportions.

Amer, Moreau rompit le silence :

— Et ils parlent de l'armistice...

— C'est une préparation d'attaque, répondis-je.

A force de considérer cette réverbération, il nous semblait lui voir prendre des aspects insolites. Nous ne pouvions pas nous résoudre à la considérer comme le reflet d'une canonnade ordinaire. A la fin, Moreau formula notre espoir :

— Ne dirait-on pas de grandes explosions ?

Aucun de nous n'exprima clairement ce que nous pensions tous deux : les Allemands détruisent leurs munitions et battent en retraite.

Le reflet durait depuis si longtemps, qu'il avait l'air, parfois, de s'évanouir dans la nuit opaque. Nos yeux affaiblis s'en détournèrent.

— Ah ! dit Moreau, si c'était vrai que l'on va signer l'armistice.

— Si c'était vrai, répondis-je, je ne monterais pas la garde une minute de plus.

— Je te crois qu'on laisserait ça là... Quelle misère...

Il regarda de nouveau le reflet éloigné. Puis il prononça avec une ardeur contenue :

— Comme ce serait beau, si c'était la dernière nuit... Dire qu'il y a là-dedans des gens qui souffrent, qui meurent par centaines, et que cela va être fini, qu'on ne tirera plus un seul coup de canon...

Ah ! ce serait beau, ce serait beau, quand même, qu'en dis-tu ?

Sa voix sonnait haute et chaleureuse. On eût dit qu'il chantait. Cet espoir fou, qui grondait en nous depuis la veille, qui s'était replié, replié, par crainte d'être déçu, par invincible habitude de scepticisme et de méfiance, se déroulait maintenant, se déployait dans la nuit.

Ivre et dense comme un fleuve, l'espoir coulait à gros bouillons, faisait mal à nos poitrines et, comme une volupté, retirait la force de nos corps.

Nos fusils gisaient à terre. Nous respirions l'air de la nuit, où se humait je ne sais quoi de libre, de léger, d'apaisé.

Un pas courut sur la levée. Moreau me saisit le bras, tout pâle, les yeux brillants :

— Tu vois ? Le caporal qui vient nous annoncer l'armistice.

Et, comme dans un rêve, j'entendis la voix :

— L'armistice, les hommes, l'armistice...

...

Les prairies tournaient... Sans pouvoir me retenir, je tirai un coup de fusil en l'air,



Une leçon d'amour dans un parc.

(Dessin de FRANCIS ANDRÉ.)

et la détonation s'écrasa largement dans la nuit humide. Quand le bruit fut calmé, le caporal nous dit :

— L'armistice sera signé à six heures du matin. Le sergent est venu le dire, c'est officiel.

— Tu racontes des bêtises, dit Moreau, d'une voix qui tremblait.

— C'est officiel, vous dis-je, ils sont tous saouls au village. Le major tirait des coups de revolver dans les rues. Regardez plutôt.

Nous nous retournâmes.

Tout près, dans l'azur noir, fleurissaient des corolles de toutes les couleurs ; des rubans de feu rouge se déroulaient jusqu'au cœur de la nuit, puis, silencieux, éclataient en bouquets d'étoiles. Le caporal exultait.

— Les signaleurs n'auront plus une fusée demain matin.

Très loin, des coups de feu nets et faibles pointillaient l'espace. Une rumeur de fête errait, unanime et ténue.

— Pourtant, fit Moreau... Regarde, caporal : on dirait qu'ils veulent encore se battre, là-bas.

Il montrait le reflet pâle et verdâtre, à peine perceptible, effacé par le feu d'artifice plus proche. Le caporal cligna des yeux, ses sourcils et son front prirent une expression pénible, et il resta quelques secondes sans parler. Puis il se détourna et partit en répétant, avec le geste de chasser une mouche :

— C'est officiel, je vous dis. Pour six heures du matin.

Nous restâmes un long moment muets. Puis, brusquement, Moreau :

— Je ne comprends pas qu'on tire encore un seul coup de canon. Songes-tu à ceux qui peuvent encore être tués ? Si c'était vrai, on aurait dû téléphoner partout, dire de ne plus tirer... Je ne peux pas croire à l'armistice. Le caporal avait bu : ne l'as-tu pas senti quand il parlait ?

— Mais voyons, regarde toutes ces fusées.

Nous demeurions irresolus, ne sachant que penser. Fallait-il déclencher notre allégresse ou notre angoisse ?... Moreau ramassa son fusil et cria :

— La guerre est finie ! Je vais au village...

Nous tirâmes en l'air toutes nos cartouches, et nous partîmes en nous tenant par les bras, manquant le pied, glissant dans les labours, — épuisés, vaincus par l'aventure trop puissante.

Par instant, l'un disait à l'autre, avec une joie étonnée :

— L'armistice est signé.

Et en nous se renouvelait l'allégresse. Nos cœurs, depuis longtemps, n'étaient plus habitués à une joie. Il fallait se répéter la chose, faire un effort. Nous étions vraiment dépassés par l'imprévu de cette chose tant attendue. Surtout, nous nous sentions inondés d'une fatigue heureuse, ainsi qu'un soldat qui déboucle son sac après une longue marche, et dont les muscles, libérés de l'étai qui le serrait, se prennent doucement et confusément leur place.

À la ferme, les hommes étaient déjà rendormis. Seul Lemaire, assis sur le banc, le nez dans sa gamelle, piquait des morceaux avec son couteau de poche. Il nous dit, la bouche pleine :

— Il paraît que c'est l'armistice.

Mais il ne voulait pas venir avec nous au village, prétendant que cela n'avait pas le sens commun à cette heure de la nuit.

Nous, nous n'aurions pas pu nous coucher comme cela. L'idée d'avoir abandonné la garde à bon droit, parce que c'était fini et que jamais plus nous n'aurions une garde à monter, nous grisait et rendait vivante à nos yeux la signification de l'armistice. Nous courions vers le village, dans la nuit vaste et indistincte qui maintenant redevenait silencieuse.

Nous fûmes parmi les maisons blanches et basses, qui semblaient vides. Nous allâmes au baraquement où logeait l'autre peloton. Pas un bruit. Pas une sentinelle. Sur ce village et ce baraquement plein d'hommes endormis, une vaste insécurité planait.

Le doute nous reprit, et c'est plus lentement que nous revînâmes à notre ferme, sans avoir parlé à personne. En chemin, nous nous efforcions de rassembler les éléments de certitude : la parole du sergent, celle du caporal, les fusées et les coups de feu, le revolver du major.

— C'est tout naturel ; le journal annonçait qu'ils avaient demandé l'armistice.

— Ils ont bien dû comprendre qu'il n'y avait plus rien à faire.

— On a voulu éviter l'effusion de sang ! s'écria Moreau avec chaleur.

Nous étions près de notre ferme. Moreau me toucha le coude et me dit tristement :

— Regarde.

Le reflet de la canonnade s'enflait à l'horizon.

— C'est du côté de Gand.

— Bah ! répliquai-je, nous comprendrons cela demain. Il faut le temps que l'ordre arrive à toutes les batteries.

Mille sentiments luttèrent en nous.

Il n'y avait rien d'autre à faire que d'aller dormir. Dans le corps de garde, nous ne trouvâmes plus ni feu ni lumière ; l'ombre empêchait d'entrer, comme un obstacle ; une odeur épaisse saisissait à la gorge.

Par moments, le bruit du canon devenait si distinct que je disais à voix basse :

— Tu entends, Moreau ?

Le sommeil nous prit avec notre doute.

Je crois que l'armistice ne fut signé que le lendemain, à onze heures.

Robert VIVIER.

Les livres et la critique

Romans

Pierre HUBERMONT. — *Treize hommes dans la mine.* (Librairie Valois, Paris.)

Cela se passe entre l'aube et le crépuscule, un jour entre tous les jours. Des mineurs qu'il faut femme, enfants, descendent au puits dans la cage, se mettent au travail. Comme chaque matin. Mais un éboulement les enferme. Le sauvetage, qui sera possible, est arrêté. Le feu est à la mine, et dégage les entrées amènera une explosion. Des centaines d'hommes y périront. Alors, on les abandonne. Morts? Vivants? On ne sait pas. Seulement, pour préserver la mine, un mur en béton sera construit, le soir même, entre les trois hommes et la vie.

M. Hubermont écrit ce drame en familier des houillères. Il écrit en homme qui sait l'irrésistible force des choses. Son évocation est puissante, avec une extrême simplicité de moyens. Il narre avec une sorte de laconisme volontaire qui ajoute encore à l'intensité de l'expression. Et son récit bouillonne, sans qu'il ait fait appel à autre chose que la présentation nete, presque technique, des hommes de l'équipe, de leur vie et de celle de la mine. C'est précis comme un rapport et grand comme un poème. Entendez par là que c'est de l'exactitude même que se dégage ici le pathétique. M. Hubermont débute bien dans nos lettres.

L. CHENOY.

Raoul AUDIBERT. — *Montagnes.* (Redier, Paris.)

André Bertier, jeune savoyard romanesque, rencontre Mlle Miane Debuse. Pour ses beaux yeux, il tente une ascension périlleuse d'un pic encore inconnu. Les vacances finies, une correspondance se poursuit entre Bertier, étudiant en droit, et la jolie parisienne... Correspondance équivoque toutefois, quant aux sentiments de la jeune fille pour qui l'alpinisme provincial n'est qu'un grand jeu. Méfiez-vous des femmes qui vous appellent grand ami! Miane se marie et Bertier, de désespoir, se fait guide. Quatre ans se passent. Bertier, qui a pris le pseudonyme Lombard, doit un jour conduire un couple de touristes au pic « Miane » : M. et Mme Fontanier. C'est Miane et son époux. Celle-ci ne reconnaît pas l'ancien soubrette. Dans le refuge, elle conte à son mari l'aventure dont sa coquette, autrefois, s'est amusée : « A quinze ans de là, un petit imbécile a risqué de se rompre les os, pour atteindre, en l'honneur d'elle, le pic vers lequel ils grimpaient aujourd'hui et dont elle fut ainsi la marraine. C'était très drôle! » Lombard-Bertier entend tout, et comme bien vous l'aurez juré de la part d'un gaillard aussi exalté, profite de la première crevasse pour couper la corde. Trois morts, faits-divers. Alpe homicide... Les autres nouvelles du volume de M. Audibert célèbrent la montagne excitatrice de nobles énergies. C'est un honorable début.

E. EWB.

Jean MARTET. — *Azaël.* (Albin Michel, Paris.)

Venant après *Dolorès*, qui était un chef-d'œuvre de roman d'aventures, évoquant âmes et paysages ardents de l'Amérique espagnole, *Azaël* est encore un chef-d'œuvre passionné.

M. Jean Martet conte de grandes aventures humaines, de folles aventures.

Vous qui lirez *Azaël*, vous vous souviendrez d'un palais perdu dans le Hoggar ou du Kalaat-et-Tahara caché par M. Pierre Benoit dans un repli du Liban, et d'un jardin au bord de l'Oronte, que Maurice Barrès a rendu célèbre.

Je ne sais plus qui disait d'un de ces contes lyriques qu'il exposait « la passion soudaine d'un jeune homme pour une femme très belle et ambitieuse qui lui rend son amour jusqu'à l'extrême limite de son propre orgueil. » Le fond de ces ouvrages est sensiblement le même, mais M. Martet dénoue la tragédie dans toute sa puissance; *Dolorès* est née pour être femme et non abbesse, elle aime l'Hidalgo qui l'a enlevée à son couvent et la déshonorée, elle se donne parce qu'elle ne peut souffrir; dans *Azaël*, nous voyons Aicha, la fille d'un roi déchû d'Orient, captiver par ses charmes et amener à elle, parce qu'elle l'aime à en mourir, le prince chrétien; mais comme elle est incapable de ne pas obéir à la force royale qui est en elle, à la force d'amour — les œuvres de M. Martet sont des hymnes brûlants qui proclament toute la beauté païenne de l'amour — elle va jusqu'à abjurer Mahommed.

M. Martet a saisi l'âme de l'Orient. Mais ce beau livre n'est point qu'une histoire d'amour; M. Martet nous conte aussi, d'après d'anciennes chroniques et chansons de gestes, et dans la manière simple et naïve des Francs, les aventures de ce pauvre vilain, Geoffroi, qui devint roi de Allahad, l'histoire de la première croisade, les exploits des chrétiens et tous récits plaisants et merveilleux.

R. R.

André MALRAUX. — *La Voie royale.* (Editions Bernard Grasset.)

Tout compte fait, c'est le don extraordinaire de psychologie départi à M. Malraux qui explique l'attachement passionné que l'on apporte à lire sa dernière œuvre : *La Voie royale*.

Nous avions éprouvé le même sentiment à l'égard de son premier roman *Les Conquérants*.

Traiter le sujet de l'aventure et des aventuriers, comme le fait M. André Malraux, en lui conservant son intégrité fondamentale, en s'unissant à la nature intime de ses héros, en parageant, frère humain de la littérature, leurs émotions superbes, étudier avec un tact d'une certitude inouïe le mécanisme secret qui meurt les gestes, l'action, sous lesquels se cache, pour le sémite, l'âme désenchantée et assoiffée, c'est, évidemment, tenter la nouveauté, presque la gageure.

Il était entendu, jusqu'à présent, que le roman de l'aventure et des aventuriers devait s'en tenir aux aspects les plus superficiels. Je vise en premier lieu, naturellement, les productions de ces écrivains spécialisés et dénués de talent, non, hélas! de succès. Mais il s'avère sans doute plus intéressant de noter ici que peu d'auteurs, parmi les quelques talentueuses du genre, échappent à la règle du superficiel, même le plus distingué.

Celles-ci, d'après nous doivent leur mérite à d'autres qualités, elles n'ont point traité à la manière profonde de l'âme aventurière.

Elles se défendent grâce au *brío* du style, grâce à une saveur, à un humour empruntés aux Anglais et aux Américains, ou encore, par le broissage du décor, souvent magistral.

Les écrivains américains — dont certains nous sont chers — et qui se montrent supérieurs, sur ce point, à leurs confrères français, ne m'ont pas encore donné d'impression pareille à celle émanant des romans de M. Malraux.

Tous s'arrêtent aux manifestations extérieures, fort bien observées de leurs héros, non aux réac-

tions profondes, essentielles, du moi.

Il est à remarquer que l'auteur de la *Voie royale* n'a renoncé à aucune des qualités de second plan qui doivent compléter l'atmosphère de telles œuvres : l'attrait narratif de l'action, la description des lieux exotiques, qui me poignent tant depuis mon séjour en Amérique du Sud, à l'occasion, la gouaille, désabusée de ses personnages d'exception.

Mais M. Malraux les situe à leur véritable échelle, il réserve la première place au drame intérieur : *L'obsession de la mort... La soumission à l'ordre de l'homme sans enfants et sans Dieu est la plus profonde des soumissions à la mort, ce que doit exiger d'abord de lui-même celui qui se sait séparé, c'est le courage... L'absence de finalité donnée à la vie était devenue une condition de l'action. A d'autres de confondre l'abandon au hasard et cette harcelante préméditation de l'inconnu. Arracher ses propres images au monde stagnant qui les possède. Et tout cela s'épand comme une lourde atmosphère sylvestre sur l'œuvre entière.*

Quelle est l'action de la *Voie royale* dans laquelle s'engagent ces hommes, dont nous avons esquissé l'âme désenchantée et avide, tournée vers l'action?

Le jeune français Claude Vannec, dont le père a été tué à la Merne et qu'éleva son grand-père, l'armateur, descendant des corsaires, a pu se faire charger d'une mission par le gouvernement français.

Il recherche la *Voie royale* du Siam, qui relie l'Angkor et les lacs au bassin de la Menam, toute jalonnée de temples en ruines, aux richesses architecturales inconnues. Il a résolu de s'emparer d'un certain nombre d'entre elles, pour en faire argent. Il se lie bientôt à l'aven'ur Perken, Danois du Schleswig, homme à la solde du Siam, très au courant de la valeur des pierres et du marché d'antiquités de l'Occident. Perken veut retrouver son ami Grabot, ex-bataillonnaire, érotique comme lui, disparu dans les tribus dissidentes. Après maintes péripéties et trahisons, Perken et Vannec découvrent et emportent des sculptures, puis arrivent chez les sauvages Moïs, où ils retrouvent Grabot, devenu esclave aveugle, attaché à la meule.

L'échange de Grabot est négocié après de nombreux péripéties. Mais une colonne de secours le délivre entre-temps.

Perken, blessé par une lance de guerre, meurt au cours du voyage et cette mort émouvante nous livre profondément le destin tragique des aventuriers.

J'ai connu jadis André Malraux à la rédaction de la revue *Action*, que dirigeait F. Fels, et de nos débuts avec Marcel Sauvage, Georges Gabory, Artaud et d'autres.

...Depuis, André Malraux connu, en ces régions lointaines qu'il décrit, des avatars que relate la presse de l'époque et qui ne sont point si éloignés de certaines péripéties de la *Voie royale*.

C'est toute son intuition psychologique, secondée par une authentique expérience, que M. Malraux met au service de ces *Puissances du désert*, nouveau cycle romancé, dont la *Voie royale*, nous dit-il, constitue le prologue.

Géo CHARLES.

Livres de guerre

Max BORGUEIL. — *Avec eux, là-bas.* (Librairie L'Equerre, Bruxelles.)

M. Borgueil nous présente un aspect de la guerre, non le plus émotionnant, mais très intéressant du point de vue anecdotique; l'aventure des jeunes gens qui passeront la frontière hollandaise, ce qu'ils vivent, ce qu'ils entendent, et les visions des ambulanciers, tristes confesseurs! Cela nous vaut des chapitres graves sur la tranchée, l'arrière, Paris, les combattants dans leurs refuges, dans leurs concubines, les dernières batailles, le retour triomphal, et quelques autres moins vivants. Mais toujours les idées de M. Borgueil, obéissant à un « instinct de généreuse révolte », s'expriment en des pages profondément pensées. Certains livres ensemblent l'ennui ou l'horreur de la guerre; celui de M. Borgueil nous en dégoûte, il éduque par son réalisme qui dit froidement ce qu'il veut dire, « puant de merde et de pus », il convainc par la logique de ses raisonnements, aussi par des accusations terribles. Des pages de ce livre pourront figurer dans l'anthologie des plus bouleversants témoignages contre la guerre, prétexte, d'ailleurs, par quoi elles prétendent à une portée sociale : « Ceux qui ont le temps, parce qu'ils sont en place, préfèrent un effort soutenu, décrochant une réforme, ou une demi-réforme, à chaque génération. Les audaces, les offensives qui ratent et qui reprennent, l'action résolue, voilà ce que la guerre nous apprend. »

R. R.

Max BORGUEIL. — *Avec eux, là-bas.* (Librairie L'Equerre, Bruxelles.)

Livre de guerre? Mettons : livre sur la guerre. Il est bien dommage que ce volume n'ait pas été publié avant le fameux ouvrage de l'Américain Norton Cru. J'aurais été curieux de voir dans quelle catégorie cet inexorable compilateur l'eût inscrit. J'en fais mon deuil. Et je prends allègrement, mais non à la légère, mes responsabilités. Voici : *Avec eux, là-bas* est un beau livre, un bon livre. Nous n'avons rien, en Belgique, qui lui soit comparable. Je sais, nous avons des œuvres de guerre émouvantes. Elles n'ont pas le lyrisme français, ni le romantisme allemand, elles ne nous jettent pas dans ce paroxysme d'horreur et de révolte où nous jetent certains récits étrangers. Mais leurs qualités sont autres. Elles sont véridiques, réfléchies, poignantes par leur simplicité même. Moins d'envergure, plus de justesse. Peut-être plus de justice. Si donc je dis que le livre de M. Max Borgueil vaut chacune d'elles et les dépasse toutes, c'est qu'il y règne partout la marque de la méditation. Des faits exposés sobrement, sans littérature. Mais leur valeur documentaire n'y perd rien, au contraire. Car on sent tout de suite qu'une pensée veille au-dessus d'eux, qui ne les juxtapose pas uniquement en vue d'offrir des instances courtes ou irritantes, et se propose moins de nous troubler que de nous faire penser. *Avec eux, là-bas* est un livre d'idées. Très dense. Les personnages sont là, et bien humains. Cependant, nous comprenons dès les premières pages qu'il ne s'agit point de tel homme, mais des hommes. Pas de telle misère, mais de l'énorme misère qui exténue des millions d'êtres, sur tous les points du front.

Le livre de M. Max Borgueil est donc moins fait pour s'emparer des sens, ou même pour surprendre notre sensibilité, que pour s'imposer à notre intelligence. Il y réussit, de la première page à la dernière. Et c'est là, je crois, un assez grand éloge, car rien n'est facile — avec les plus belles et les plus nobles intentions — comme d'aligner des lieux communs, également beaux et nobles, sur la guerre et les problèmes qu'elle évoque aussitôt.

Ceux qui estiment qu'après Barbusse, Duhamel, Remarque ou Renn, il n'y a plus rien à dire sur la guerre, seront fort surpris s'ils lisent *Avec eux, là-bas*. Ils y trouveront une sorte de philosophie de la guerre, digne de retenir l'attention des âmes indépendantes et de recevoir leur approbation, mais qui présente cette particularité d'être toute personnelle, non point individualiste, mais individualisée.

C'est là l'œuvre d'un esprit pénétrant, accoutumé aux idées générales, qui ne se paye pas de mots et ne néglige aucun aspect des questions qu'il se pose. C'est un livre droit, profond, singulièrement aigu.

Il ajoute quelque chose à notre littérature.

L. CHENOY.

Sophie FEDORTCHENKO. — *Le peuple à la guerre.* (Collection des combattants européens. Librairie Valois, Paris.)

Curieux livre que celui de Sophie Fedortchenko. Ce ne sont pas les propos de soldats russes recueillis par une infirmière sur les fronts de Pologne et de Galicie pendant les années 1915 et 1916. Mieux qu'un roman, ils révèlent l'âme du paysan russe, ses réactions devant les profiteurs de la guerre et de la vie. Il en est qui sont empreints de poésie, d'autres d'une singularité profonde. Nos esprits compliqués d'occidentaux, détraqués par trop de livres, s'étonnent bien souvent devant la sérénité de conception que les simples conservent des grands problèmes de l'existence. Dans ces pensées, notées au jour le jour, on devine la fermentation qui a produit dans les cerveaux primitifs des paysans russes le levain de la guerre et de la souffrance. On y devine les chemins obscurs qui les ont conduits à la révolution.

Cette œuvre est impossible à résumer. Contentons-nous d'en citer au hasard quelques passages : « Quand je suis parti pour la guerre, je croyais tout savoir! Nous n'avons que cette seule occasion, la guerre, pour nous arracher à notre vie de forçats. C'est ici seulement que je suis venu au monde : j'ai vu des hommes, et j'ai eu le temps de réfléchir au choses. »

« Il m'arrive parfois que je ne comprends pas les choses les plus simples, comme si toutes les paroles m'étaient devenues étrangères. Il y a des mots comme, par exemple, le pain, la table, le chien, qui n'ont plus aucun sens pour moi. Les mots ont un air étrange, comme si j'étais un tout petit enfant qui les entend pour la première fois. Tout ça c'est à cause de la vie qu'on mène ici. Ce n'est pas un rêve que la guerre, mais ce n'est pas non plus une véritable existence. »

« Quand une femme voit briller une croix sur un uniforme, elle consent à tout. Moi, c'est comme cela que je les prends. Mais, l'autre jour, quand je suis revenu, le sergent m'a donné un grand coup de poing et m'a dit : « Ou as-tu pris cette croix de Saint-Georges? Qui t'a permis de la porter? » Il m'a roué de coups. Ce qu'il faut souffrir pour les femmes. »

« Il faut plaindre le soldat d'avoir une tête sur les épaules. Ah! s'il n'avait que des bras et des jambes, comme il se battrait avec joie pour la gloire du tsar. »

« Inscris cette parole dans ton cœur : Tu te souviendras de notre vie à la guerre et toujours t'en souviendras. Si tu devais l'oublier, aucune trompette ne pourrait plus t'éveiller au jour du jugement dernier. Et non seulement, tu devras te souvenir, mais tu devras vivre désormais d'après la science nouvelle »

Max DEAUVILLE.

Histoire

Lyd'a BACH. — *Histoire de la révolution russe, tome I : La révolution politique.* (Librairie Valois, Paris.)

Lyd'a Bach a fait avec un grand souci d'impartialité le récit coordonné de ces événements, les plus marqués de douleur et d'enthousiasme.

Tous les aspects politiques de cette époque sont consignés dans ce premier volume, du crépuscule du tsarisme qui, par ses scandales, son aveuglement, son impéritie, devait hâter un mouvement anti-dynastique et le transformer en révolution sociale, à l'établissement du premier soviét, organisé à l'exemple de 1905, à la disparition de l'empire militaire, à l'arrivée de Lénine, à la révolution bolchéviste enfin : le peuple russe a franchi en huit mois l'étape prodigieuse qui le mène de l'autocratie au bolchévisme.

Cet exposé vivant sera suivi de trois volumes consacrés à la révolution militaire, à la révolution économique et à la révolution culturelle. R. R.

Essais

Jeanne POLYTE. — *Albert Giraud, Emile Verhaeren, parallèle sentimental.* (Office de Publication, Bruxelles.)

Mme Polyte a mis toute sa ferveur à établir ce parallèle entre deux poètes si dissemblables. « Albert Giraud, Emile Verhaeren, d'elle, c'est l'eau et le feu. » En dépit de ce que cette idée a d'excessif, d'erroné même, ce travail contient quelques bonnes pages critiques que dépارة un peu de littérature, mais qui, s'attachant à déterminer la part que les poètes doivent à la race, aux lieux, à l'enfance, suffiront à initier quelques personnes.

R. R.

Eugène MARSAN. — *Instances.* (Prométhée, Paris.)

M. Eugène Marsan est résolument maurassien, classique, nationaliste. Les essais qu'il a réunis sous le titre significatif d'*Instances* ont trait à des points controversés de doctrine littéraire et particulièrement à cet antique et insoluble débat : Classicisme ou romantisme? M. Marsan défend ce principe que le romantisme fut un déchargement nuisible de l'esprit latin. Pour lui, les écrivains dit « romantiques » ne sont bons que dans la mesure où se croyant romantiques, ils ont été effectivement classiques. Il tire de là les éléments d'une destruction de Hugo, effectuée sans pitié, et poussée, il faut le reconnaître, avec une pénétration rare. Par contre, Mérimée trouve grâce à ses yeux, parce que le romantisme, chez lui, n'est qu'épidémique. En fonction de cette thèse, on lira dans *Instances* de belle pages sur Moreas, sur l'adorable J.-B. Toule et aussi sur Jean-Marc, dont Marsan fut l'ami. Signalons tout spécialement à la fin du volume, deux articles sur la « Poésie pure » qui nous ont paru très vigoureux et très sages. M. Marsan croit à la Poésie pure : c'est-à-dire qu'il croit qu'il existe dans certaines formes poétiques, par de là le sens rationnel, l'originalité métaphorique, les qualités de construction, la musicalité, le souffle, la sensibilité même, un élément irréductible, en veru duquel l'œuvre est ou n'est pas de la poésie. Il croit également qu'au XIXe siècle, c'est Edgar Poe, Gérard de Nerval, Baudelaire et Mallarmé qui

ont atteint et exprimé surtout ce résidu essentiel de la *vis poetica*. Et il rend des points, sur cette question de doctrine, aux surréalistes. Mais il croit aussi que le dessin, la raison, l'intelligibilité de l'œuvre ne peuvent être abolies. C'est tout à fait notre avis ; et c'est pourquoi nous nous refusons au surréalisme.

E. EW.

Livres d'art

Henry DOMMARTIN. — *Les eaux-fortes de James Ensor* (tiré à part de la revue *Le Flambeau*.)

Voici un sujet qui méritait plus d'envergure. Cette mince plaquette est un plan, fort bien fait d'ailleurs, de ce que pourrait être un ouvrage consacré à l'œuvre gravée du maître.

Courrier des Lettres et des Arts

Les Lettres

Le 8 novembre a été ouverte, à la Bibliothèque Royale, l'exposition des Lettres belges d'expression française; elle offre un puissant intérêt, notamment par la reconstitution du cabinet de travail d'Emile Verhaeren à Saint-Cloud; ce cabinet, enrichi de pièces dont Mme Verhaeren a fait don à la Bibliothèque, subsistait après la fin de l'exposition.

L'Académie Française a décidé de décerner en 1931 les arrages du prix Bréux (30.000 fr.) non décernés en 1928.

Dans le *Journal*, M. Lucien Descaves, parlant de l'attribution du prix Goncourt, demande aux jeunes romanciers de talent qui se croient victimes d'un aveuglement, de partir à point s'ils veulent courir leur chance. Les éditeurs, dit-il, ont envoyé au jury dans la seconde quinzaine d'octobre, quatre-vingts romans, à lire en un mois! Il faut, ajoute M. Descaves, faire arbitrairement un choix dans cette production torrentielle.

La famille de Cureau vient de s'opposer à toute publication ou à toute communication des lettres de François Cureau.

On cite déjà les noms pour le prix Goncourt : Jean Prévost, André Malraux, Georges David, Alin Laubreaux, Gabriel Chevallier, auteur d'un grand roman de guerre, *La Peur*, et Elie Richard.

Nous extrayons quelques lignes du rapport que M. Abel Hermant a lu récemment à l'Académie Française, sur la nouvelle *Grammaire de l'Académie*, dont Fénelon s'est occupé dans une lettre demeurée célèbre : « Cette grammaire ne pourrait pas fixer une langue vivante; mais elle d'innocenterait peut-être les changements capricieux... Ces changements de pure fantaisie peuvent altérer et embrouiller une langue. » M. Abel Hermant a dit : « Fénelon affirme la souveraineté de l'usage que nul ne conteste; il reconnaît la légitimité, la nécessité de ses variations; il les distingue des caprices de la mode... il avoue, du moins par préférence, le droit qu'ont les habiles de contrôler, de filtrer l'usage, de déterminer le « bon usage »... »

On ne fixe pas une langue vivante... En revanche, on ne voit pas que les règles essentielles de la grammaire aient changé depuis plusieurs siècles, et l'on devait s'attendre à cette immutabilité, vu que les règles essentielles de la grammaire correspondent, dans leur humble sphère, à des règles immuables de l'esprit humain.

Les néologismes les plus téméraires y sont soumis. Un adjectif, fut-il d'hier et barbare, s'accorde en genre et en nombre avec le substantif qu'il qualifie, lors même que ce substantif serait aussi un barbarisme révoltant.

M. Sinclair Lewis, lauréat du prix Nobel, a décidé de remettre le montant du prix, qu'il accepte, à un jeune écrivain pauvre. On se rappelle que M. Sinclair Lewis avait refusé, en 1926, le prix Pulitzer parce que, disait-il alors, « de tels prix, de tels honneurs sont dangereux ».

La romancière suisse Mlle Badel a intenté un procès en dommages-intérêts à M. Claude Farrère, qu'elle accuse d'avoir plagié un livre d'elle intitulé *La Marche jaunâtre*.

L'écrivain anglais Hugh Walpole vient de désigner les six ouvrages qui, selon lui, « seuls méritent d'être appelés littérature » : *l'Illade*; *La Guerre et la Paix*, de Tolstoï; *Oracul et Préjugé*, de Jane Austen; les poèmes de Keats; *L'Arabie Deserta*, de Doughty, et les *Canterbury Tales*, de Chaucer. Si cela lui plaît...

A l'heure actuelle, les œuvres du célèbre écrivain américain Upton Sinclair ont été traduites en 34 langues.

Décès. — L'abbé de la Valette-Monbrun, qui s'était spécialisé dans les études pascaliennes; il fonda la *Revue Pascalienne*. — L'abbé Dambielle, un animateur des lettres occitanes; il a publié des contes gascons. — Pierre Lasserre, éminent critique; on lui doit des travaux sur le romantisme et sur Renan. — Jules Caplain, auteur d'un ouvrage sur Lamarque.

Naissance — *Le Nouvel Age*, revue fondée par M. Henry Poulaillé, a paru le 11 novembre; au sommaire du n° 1 : J. Giono, Upton Sinclair, une étude de M. Poulaillé consacrée à Vallès.

Ventes — L'édition originale de *Madame Bovary*, 1.000 francs français; id., les *Illuminations*, 750; id., les *Moralités légendaires*, de Laforgue, 350; id., *Comme une Fantaisie*, de Toulet, 320; id., la série complète de *Jean Christophe*, 580; un premier tirage des *Amours de Daphnis et Chloe*, 10.000.

Les Arts

M. Richard Dupierieux établissait récemment que les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture souffrent considérablement des voyages qu'on leur impose d'une ville à l'autre, et ce, en dépit de toutes les précautions prises. Il est question, aujourd'hui, de réduire l'importance de ce trafic. Et voici qu'un collaborateur de l'*Etoile Belge* soulève un autre problème : le nettoyage « à fond » de certains tableaux. « Funestes procédés qui ont déjà exercé maints ravages dans certains musées étrangers », dit-il, en réclamant l'intervention de la Commission des musées ou du Cercle artistique. « Ne vaut-il pas mieux voir le charmant portrait du sculpteur Duquesnoy, par Van Dyck, rongé d'ici à pas mal d'années par le vernis, que tout de suite par le nettoyage analo-

gue à l'opération qui a « régénéré » le Della Faille et le portrait de femme par Devos? » Plus-jours journaux ont d'ailleurs posé cette question.

Le 27 novembre, au Palais des Beaux-Arts, aura lieu une *Soirée de la chanson russe*, concert-conférence donnée par M. A. Alexandrovitch, de l'Opéra Impérial de Saint-Petersbourg, avec le concours de Mme L. Tourouvez, MM. E. Closson, professeur au Conservatoire, V. Gélabine (énon) et J. Pirogoff (piano). Location à la maison de musique Bajian, 5, rue de la Bibliothèque.

Tous les livres dont il est question dans cette page sont en vente chez le libraire Delheid.

Courrier des Lettres et des Arts

Le Théâtre

Le deuxième spectacle du théâtre des Deux-Roses aura lieu le 20 novembre au Cercle artistique. Au programme : *Le Ciel et l'Enfer*, de Prosper Mérimée; *Clair de Lune*, de Blanche Rousseau; *Salomé*, d'Oscar Wilde.

Prix — Le Prix de Rome d'architecture a été attribué à MM. G. Vermeiren, de Schaebeek (bourse de 20.000 fr.) et M. Leroy, de Huy (bourse de 10.000 fr.).

Décès — Le peintre belge Florent Willems, décédé à Neuilly, professeur d'Alfred Stevens, il connut une véritable notoriété. — Le maître-graveur belge Georges Montenez. — Le statuaire français Jean Hughes. — Le célèbre collectionneur Marcelle Nemes, qui sortit de l'oubli les œuvres du Gréco. Le sculpteur italien Piccolini. — Le peintre Ulysse Toussaint; il s'est pendu dans son atelier à Vaucouleurs.

La Musique — C'est au cours du prochain concert de la Société Philharmonique, qui aura lieu au Palais des Beaux-Arts, de Bruxelles, le samedi 13 et dimanche 14 décembre prochain, que sera donné en première audition ? Europe la nouvelle œuvre de Stravinsky achevée l'été dernier : *La Symphonie de Paumes*, pour chœur et orchestre.

C'est la première fois que une œuvre nouvelle de Stravinsky sera entendue en Europe, ailleurs qu'à Paris.

Le Cinéma

A l'occasion du Congrès international du cinéma indépendant, qui se tiendra du 28 novembre au 1er décembre au Palais des Beaux-Arts, sera organisé pour la première fois en Belgique un festival du cinéma d'esprit nouveau. On présentera notamment deux films anglais : *Borderline*, important film muet de Kenneth Macpherson, et *Light Rhythms*, un curieux film abstrait de Brugnère. Parmi les attractions éducatives de cette manifestation, il faut noter la présentation du « Film Grandeur », découverte totalement ignorée chez nous et qui aura peut-être une importance comparable à celle du film parlant. On peut retenir des cartes d'amis du Congrès, qui, coûtant 75 francs, donnent droit à six séances cinématographiques de premier ordre, à un concert de musique de chambre et à un festival d'art dramatique.

M. Max Maury établit dans *Comédia* que l'avenir paraît être au film sonore et parlé enregistré sur pellicule plutôt que sur disque. Il motive longuement cette idée, du point de vue pratique; ainsi, la reproduction de la musique et de la parole est incontestablement supérieure à l'inscription sur film.

Après celles de Londres, de Berlin et d'ailleurs, une première expérience publique de télévision vient d'avoir lieu à Paris, et M. Jean Antoine la commente dans *Pour Vous* : « Des mois de travail sont encore nécessaires. Mais lorsque le cinéma aura réalisé ce nouveau tour de force, on peut affirmer qu'il aura d'un seul coup, dédoublé son public habituel ».

Cette publication révèle encore que le bilan de la première année d'exploitation du film parlant accuse une augmentation de recettes de 5,72 p. c. à 41,64 p. c.

M. Francis Casadesus, chef d'orchestre des émissions radiophoniques du poste parisien, auteur d'*Estrella*, *Au beau jardin de France*, *La chanson de Paris*, *Bretagne*, a remporté le premier prix au concours de composition musicale organisé pour *La chanson des nations*.

L'administration de la Comédie-Française vient de prendre une décision ridicule : elle interdit à tout artiste de la Comédie-Française de paraître dans des films parlés dont le texte, le sujet ou le titre seraient empruntés à son répertoire; en outre, dans les autres cas, on ne pourra faire figurer qu'un artiste de la Comédie-Française dans un film.

On annonce que le gouvernement lithuanien a interdit un film de M. Léon Poïner : *Verdun, visions d'histoire*.

Ciné-Comodia raconte qu'en mourant, Valentino avait laissé 500.000 dollars de dettes. Des fêtes « in memoriam » furent organisées pour servir à payer cette facture. Les 500.000 dollars de dettes se sont transformés en 700.000 de bénéfices.

Quatrième saison 1930 - 1931

Les séances ont lieu tous les mercredis, à 21 heures, à la Grande Harmonie, 71, rue de la Madeleine. Entrée générale : 5 francs. Entrée pour les abonnés : 5, rue de l'Empereur.

LA TRIBUNE LIBRE DE BRUXELLES

"Le Rouge et le Noir"

Affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres, avec le concours du Club du Faubourg de Paris

Abonnements :

donnant accès à toutes les séances dans l'enceinte réservée

Premier abonnement. 75 fr. Abonnement suivant. 60 fr.

C. Ch. P. 1713.61 (Fontaine)

Séance du 12 novembre 1930

LE PROCÈS DES FÊTES DU CENTENAIRE

PROLOGUE

La salle de la Grande Harmonie a vu s'ouvrir solennellement, jeudi dernier, la quatrième session — pardon, la quatrième saison — du Rouge et Noir. Le noyau des habitués garnissait les premiers rangs; pour le reste, un public très calme. Procédant avec méthode et grand respect des traditions, Pierre Fontaine prononça, en guise de discours d'ouverture, une petite allocution où rien n'était oublié de ce qu'il fallait dire. — « Ce n'est pas ce que nous avons fait qui importe, dit-il, c'est ce que nous reste à faire. Notre but est simple: nous voulons servir les lettres et les arts de ce pays. Comme ni les uns ni les autres ne doivent se désintéresser de ce qui ne les touche pas directement, nous ferons souvent encore des incursions dans les domaines les plus différents.



Louis PIÉRARD

Nos séances et nos discussions sont purement démocratiques, et d'un effet moral.

Puis, parlant de ce journal, il déclara son idéal d'indépendance, clairement établi par ce fait que les journaux de toutes les opinions ont déjà e successivement cru devoir protester contre ce qui y était imprimé. Le journal et la tribune suivent ainsi des voies parallèles, que leur directeur a fort bien résumé dans la formule dont il a fait sa devise: « Pour la formation d'un esprit public indépendant, éclairé, et tolérant ».

Pierre Fontaine exprima encore ses remerciements à tous ceux auxquels le Rouge et le Noir doit l'existence: les orateurs, les collaborateurs, la presse, le public. Ayant ainsi rempli tout son devoir, il se rassit, accordant quarante minutes de parole à Louis Piérard qui avait accepté de présenter ce procès des fêtes du Centenaire.

La politique en hors d'œuvre.

Louis Piérard, un des rares parlementaires qu'intéressent les choses de l'art et de la littérature, fut parmi les tout premiers orateurs que reçut à sa tribune le Rouge et le Noir. Il fut du début et de toujours. Mais il n'en reste pas moins le député. C'est pourquoi, devant parler des fêtes du Centenaire, il commença son acte d'accusation en forme de discours politique.

« — L'indépendance nationale, dit-il, est nécessaire à l'homme comme l'air et la lumière. Il n'y a pas de progrès social sans elle. Nous sommes un peuple indépendant, un seul peuple, Wallons et Flamands se rapprochent, se ressemblent; on leur trouve même des similitudes de tempérament. Ils ont plus d'une raison de coopérer à l'œuvre belge.

« Mettons fin à cette querelle. Et qu'on nous permette d'exprimer ici le souhait de voir enfin



Député de GERADON

notre pays se hausser jusqu'à sa haute destinée internationale... »

Introduction soulignée par de bruyants applaudissements.

Panem et circenses.

« — Nous fêtons un Centenaire. Il nous fallait donc des réjouissances. « Panem et circenses... » « Panem... oui ou en a. Sans beaucoup de beurre, il est vrai. La faute en est à la crise mondiale. Ne discutons pas.

« Les jeux? Nous les eûmes au plus vrai sens du mot. Les jeux de cirque à la lettre. De braves soldats, venus de tous les pays, et pittoresquement vêtus, proclamèrent: « Nous sommes Romains... », comme dans Hérodiade, qui se joue à la Monnaie, théâtre qui fut jadis une des premières scènes lyriques d'Europe. (Bravos.)

« C'était fort bien. Qu'en restera-t-il? Rien. Après le Cinquenaire, nous nous trouvâmes possesseurs des musées du même nom, et du Palais de Justice, qui n'est peut-être pas jol, mais tout de même, c'est un cadeau qui se porte bien. Après septante-cinq ans d'indépendance, on nous donna l'arcade monumentale du Cinquenaire. Mais cette fois?

« Ah oui, nous aurons le monument au travail... Ce monument que le gouvernement belge était tenu depuis un quart de siècle, d'ériger, et que nous devons finalement à l'initiative privée. Regrettable carence... Nous sommes quelques-uns à penser que ce monument n'est pas très, très beau. Il ressemble à un morceau de sucre dressé au bord du canal maritime. Enfin, passons...

« Parlons des fêtes. Il faut des fêtes dans de telles occasions. On pourrait cependant reprocher aux organisateurs d'avoir manqué quelque peu d'imagination. Peut-être ont-ils cru qu'il leur suffisait de paraître en grand uniforme constellé de crachats, pour créer l'atmosphère de fête? Et sans doute, ils sont beaux gosses, et certains d'entre eux portent leurs têtes comme le Saint Sacrement; mais tout de même...

La véritable "grande journée"

Louis Piérard ayant commencé l'énumération des griefs à formuler, ne s'arrêta plus avant la fin de son temps de parole. L'effroyable accusateur, que cet homme. Il en arriva au prix que nous coûterent ces peits divertissements: près de cent millions de francs, sans compter ce que déboursèrent les provinces et les communes, chacune chez soi.

Puis il revient à nouveau aux fêtes du Centenaire.

« — Il y eut pourtant une grande journée... Elle n'était pas prévue, et même on la craignait. Ce fut celle du 20 juillet, ce défilé des anciens combattants, qui tous portaient en leurs corps les traces du sacrifice consenti. Ce fut très beau. On a retrouvé là le souvenir de la fraternité des tranchées qui est tout de même une grande et belle chose... Mais le Moniteur, qui, trois mois après, a



R.V.G.

Roger AVERMAETE

publié le compte rendu des cérémonies, a oublié de parler de cette journée-là.

Le vaudeville recommence.

« Puis on a le 21 juillet. La journée des buses. La journée des maies. C'est encore une idée française que les organisateurs ont reprise là... Oui, une certaine chanson qu'on annonçait ainsi dans les rues de Paris: « D'mandez le gueleu on des maies... » C'es cela qu'ils ont repris...

« Et la cérémonie de l'après-midi... Elle coûta cinq millions de francs. L'estrade seule avait coûté trois millions. Le trône, vimeux, pisseux, toquard, lamentable, symbole parfait des fêtes du centenaire...

« Cortèges, cortèges, et encore cortèges. Ils ont eu la manie des cortèges, ces bons organisateurs.

Des oublis!

Après avoir ainsi bien divertis son auditoire, l'orateur passe à des questions plus sérieuses, ou du moins il les reprend de façon plus sévère. « L'omnegang, dit-il, fut une assez jolie image, mais trop frode à mon gré. J'en demande pardon aux organisateurs, mais je donnerais tout les Omnegangs du monde pour le Dououin, et les fêtes populaires de mon pays. Cela, au moins, c'est vivant. »

« Le Cortège historique est ensuite appelé à comparaître et à répondre à un interrogatoire précis. Pourquoi, demande Piérard, n'y vit-on pas Egmont et de Hornes? Et Anneessens? Eux aussi s'étaient sacrifiés, pourtant, pour l'indépendance de notre pays. Et les six cents Franchimontois? Et la période française? Tout de même les soldats de Dumouriez furent accueillis jadis à bras ouverts chez nous. A « l'homme du destin », nous devons bien quelque chose aussi, ne fût-ce que le Code civil et le port d'Anvers. Et malgré tout, c'est cette France qui a mis fin ici à l'ancien régime!

« Et pourquoi ne vit-on pas non plus quelques-uns de ces pauvres gens, de ces manants « à gâbe attachés », de ces rustres de Brueghel... Il y a eu autre chose, dans notre histoire, que tous ces grands personnages que nous avons « défilé... »

Le Belge nous.

« Et ce n'est pas assez: on nous a saturés de cortèges, et maintenant on veut nous les laisser à perpétuité. Après avoir fait défiler les cortèges devant nous, on voudrait que nous défilions devant les cortèges. Quelqu'un a imaginé le Belge nous... où serait conservés les cortèges, comme en bocal, les personnages étant montés sur des « entités » en bois...

A la Tribune du Rouge et Noir Mercredi 26 novembre à 21 heures à la GRANDE HARMONIE Séance publique et contradictoire sur le THÉÂTRE Nos théâtres sont-ils en-dessous de tout? En qu'on peut-on les blâmer ou les louer? Du rôle des auteurs, des directeurs, des acteurs, des critiques et du public. — Y a-t-il un théâtre d'art? un théâtre bourgeois? un théâtre populaire? Comment se porte le théâtre belge? SONT CONVIES: les auteurs, les directeurs, les acteurs, les critiques et les spectateurs. (Le programme complet paraîtra dans notre prochain numéro.)

Les expositions.

« Mais ce qui valait mieux d'être fêté, en cette année, que toute cette frappe, ce sont les forces vives du présent, et ce qui s'est passé dans notre pays depuis un siècle. Heureusement pour le Centenaire, nous avons eu les expositions de Liège et d'Anvers. A Anvers, la force flamande fut magnifiquement représentée, grâce à l'initiative de M. Martougin, orginaire de Pecq-lez-Tournai... Elle était très belle, cette exposition. Il y avait quelques beaux pavillons. D'autres en style de galeau Saint-Honoré.

« Mais Liège, qui présentait à mon sens, un intérêt beaucoup plus grand, fut méconnue. Elle présentait nos industries, dont nous pouvons être fiers. Elle abritait l'art du fer et du feu... Mais Louis Piérard n'est pas là pour tresser des éloges. Il es là en accusateur. Il cherche donc à accuser.

« Elle avait ses défauts, pourtant... Et d'abord l'endroit où on l'avait installée: un de ces lieux où, dirait Ponsou du Terrail, la main de l'homme n'a jamais mis le pied... Entre l'abattoir et la centrale électrique.

« Et puis, cette trouvaille: le jour de l'inauguration, les organisateurs imaginèrent ceci: ils firent défiler devant le Roi et la Reine deux mille motocyclistes, puant, soufflant, crachant, péaradant... Ils avaient déouvert la moto à l'âge du Fokker trimoteur...

« Mais je veux terminer sur une note plus reconfortante. Il faut reconnaître ce qui fut bien fait. L'honneur du pays a été sauvé par les expositions d'art, ouvertes un peu partout: à la rétrospective d'Anvers, celle de Liège, à Mons, les peintres wallons, à Namur, l'orfèvrerie religieuse, à Tournai, à Bruxelles la centennale... L'ommage qu'on y a oublié la musique (un César Franck) et les lettres... Il y eut bien pour celle-ci, à l'Académie, une bonne séance, une « séance académique », à laquelle le ministre des Sciences et des Arts ne put ou ne voulut assister. Il n'était pas là non plus, d'ailleurs, à l'ouverture de l'exposition littéraire, à la Bibliothèque Royale...

Un dernier coup de griffe.

Louis Piérard le réserve à la cérémonie de la glorification du travail. Le travail, la plus grande force de ce pays, chantée par Verhaeren... « J'ai mauvaise grâce à critiquer ceci, dit l'orateur, puis que moi-même j'ai collaboré à son succès... ou à son insuccès! Mais j'en peux parler cependant. Il est certain que ce ne fut pas parfait. Des détails abimaient d'excellentes idées. Ainsi, les doyens des métiers étaient tous présents. Par hasard, celui qui fut chargé de recevoir le roi était le doyen des maîtres d'hôtel.

« Et tandis que se déroulaient les phases de la cérémonie, un speaker faisait entendre sa voix aux alentours, disant: « Le Roi descend de voiture. Le Roi pénètre dans le hall. C'est le moment de lancer les acclamations... »

« Enfin, conclut l'orateur, résumant son acte d'accusation, la célébration du Centenaire fut effroyablement conforme, bourgeoise, officielle. Je vous donne à tous rendez-vous pour faire mieux... en 2030.

Liège se défend.

« On applaudit. Louis Piérard est toujours applaudi. Puis M. de Gérardon, président du Comité exécutif de l'Exposition de Liège, monte à la tribune.

« En venant ici, je tremblais. Je me disais: Du fond de l'horizon, le plus terrible des enfants de Fraternités va venir réclamer ma tête... Mais Piérard n'a jamais été si indulgent que ce soir! Ce procès fut un bouquet de fleurs. Me voilà tout ragailardi.

« Liège n'était pas parfait, je le sais bien. Il en est ainsi de toutes choses. Le terrain d'abord. On prend ce qu'on peut. Nous avions cette plaine de manœuvres, e rien d'autre. Il a fallu arranger cela. Quelle affaire!... Les chevaux s'y embourbaient. Il a fallu drainer, surélever... On était trop serré! Je le sais bien, mais qu'est-ce que vous voulez faire? Sur trente-six hectares, il fallait caser

un tas de choses. Et puis il fallait bien songer à restaurer tous ces gens qui allaient venir. On a donc permis l'installation de quelques établissements. Et tous ces gargotiers ont gâté l'esthétique générale.

« Mais pour être serré, on était serré! Il y avait surabondance de choses à abriter. Pour les grosses machines, il fallut construire un second pavillon: la moitié des machines ne pouvaient trouver place dans le premier!

« Maintenant notre enfant est mort. Verçons un pleur. Mais reconnaissons que les expositions ont eu un vraiment grand résultat. Elles ont servi de grandes idées. Anvers a lancé un lustre extraordinaire sur nos colonies. Liège a permis d'apprécier le rôle quasi essentiel des écoles professionnelles dans notre pays. Ce fut une révélation. On mêlait la politique à la question. Mais là, toutes les écoles ont fait un effort collectif qui permit d'augurer que nous sortirions victorieux de cette crise.

« On nous a reproché d'avoir fait deux expositions. Nous n'avons pas eu tort pourtant. Le succès de chacune l'a montré. Et cela a de plus démontré, par les bons rapports qui ont existé entre les comités, une volonté de travailler dans un esprit d'union. On a remarqué d'ailleurs le grand nombre de visiteurs wallons à Anvers, et de visiteurs flamands à Liège. C'est ainsi qu'on apprend à s'apprécier. Les expositions auront ainsi ouvert l'ère de pacification que nous désirons tous. (Très vifs applaudissements.)

Anvers est représenté.

« Il n'y a personne pour défendre Anvers. MM. Van Cauwelaert et Martougin se sont fâchés. Le premier, dans une adroite lettre, prétexte la fatigue consécutive à une année sans vacances, et se borne à faire remarquer l'effet bienfaisant des expositions sur la population. Le second assiste ce soir à un banquet!

« Pour les remplacer, Pierre Fontaine a désigné un avocat d'office. En sa qualité d'Anversois, Roger Avermaete, écrivain de talent, a accepté ce rôle.

« — Ce que je sais, tout le monde le sait, dit-il.



Sénateur VAN DIENEN

« Ce que sait Roger Avermaete, c'est cette collaboration du public à l'Union des deux expositions, que vent de signaler M. de Gérardon. C'est que, malgré cela, Liège a semblé morne à côté de la rue fantastique à laquelle on a assisté à Anvers.

« C'est en fait, que la Vieille-Belgique fut le grand clou de l'Exposition d'Anvers. L'organisation en fut remarquable. Douze millions réunis en quelques heures; un quartier bâti en quelques semaines; l'on s'est abreuvé pendant des mois. Voilà la synthèse de cet e entreprise. Un archéologue étranger, devant la liesse répandue entre ces murs de carton, déclara qu'il comprenait seulement le folklore Es-Brueghelt, dit-il.

Le cortège immobile.

M. Paul Otlet est combattif comme à l'accoutumée. Il est aussi quelque peu imprécis dans un discours qui veut prouver trop de choses pour arriver à en démontrer une seule. Il y est question encore une fois du manque d'imagination de nos édiles.

« P. Otlet. — Notre projet n'est pas tout à fait ce qu'en a dit M. Piérard. Il y a ceci: pour un peuple qui a autant que le Belge, la maladie de la brique et des monuments, il est regrettable que nous n'ayons rien conservé de ce Centenaire. Ah! si l'on pouvait faire un ministère de l'Imagination! Quelle merveille! Vous représentez-vous un député qui aurait de l'imagination?

« L. Piérard. — Encore une illusion qui s'en va! P. Otlet. — Parlons-en, de cette inénarrable exposition du travail! Il s'y trouvait exposé par exemple des « tapis roumains! »

« L. Piérard (à part). — Je ne les ai pas vus! P. Otlet. — Démolir les expositions est réduire leur rôle à néant... Il es triste, quand on a un Escaut, de se contenter de montrer, à l'exposition coloniale, une petite vasque au pied des fortifications, et de dire: « Voilà nos eaux... Cité internationale, permanente, comme à Rio-de-Janeiro... Ou comme à Venise... Place magnifique à prendre... Cité universelle en Belgique... Des collections magnifiques qui vont repartir sans que tout le monde les ait vues... En 1935, nous devons faire une exposition neuve, quelque chose qui n'ait jamais été fait... »

« L'orateur parle encore de quelques similitudes entre le peuple américain et nous, et d'une certaine sympathie de ce même peuple pour nous... Ce qui soulève dans la salle des Oh! scandalisés. « Nous inaugurerons en 1935 le monument du centenaire e nous réparerons tous les péchés commis » conclut Paul Otlet, très longuement acclamé.

« Encore les "Circenses"... Comme M. Carton de Wiart n'es pas là pour défendre le cortège his-orique, la parole est donnée au colonel Tasnier.

M. Tasnier. — Je ne vous parlerai pas longtemps. Exactement quatre minutes et trente-deux secondes. Je rés érudite écrivain, historien, critique artistique, dramatique, littéraire, scientifique, etc., dont la réputation a dépasser les limites de son village, notre touche-à-tout national, international et mondial... a égratigné les Jeux de Rome. Je répondrai d'abord que les Jeux de Rome n'ont pas coûté un centime au gouvernement, ce qui tout de même est à considérer.

« Il faut en outre retenir de ceci, la belle leçon d'éducation physique donnée à des centaines de mille spectateurs, en ces temps d'anémie, de neurasthénie, de poitrines étriquées... (Oh! dans la salle.)

La politique en dessert.

« Il n'y a plus d'orateur après le major Tasnier. M. Charles Michel est en voyage, et M. Georges Garnir, auquel on a demandé de défendre le cor-



Colonel TASNIER

« tège de la lumière, aurait dit: « Est-ce qu'on l'attaquerait, par hasard? »

« Pierre Fontaine passe la parole au public. Parait un certain M. Quint prénommé Charles, type du Belge moyen qui vient raconter une aventure à lui arrivée. Comme M. Quint in son aventure ne son très amusants, la salle murmure, et l'orateur fantasiste se retire dans la coulisse pour y enlever sa saute barbe.

« A ce moment, Pierre Fontaine découvre dans la salle un de ses orateurs, M. le sénateur Van Dieren, qui lui invite à monter à la tribune.

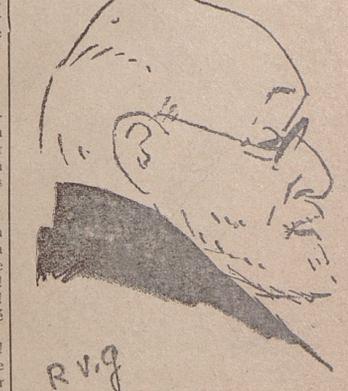
« — Ce que j'attendais, dit M. Van Dieren, en ce te année du centenaire, c'était un monument moral. Le ministère Jaspas est pareil à un banquier qui, sur le point de sauter, veut donner le change et organise une grande fête. Banquets, cortèges, lampions. Mais l'année n'est pas terminée, et la banque a sauté.

« Il y avait en cette année, l'occasion d'élever un monument moral, avec courage, clairvoyance et audace: « Régoudre la question linguistique ». Oui, parfaitement. Pour ceux qui ne le sauraient pas, je le dis: je suis un sénateur frontiste, un de ceux qui ont revendiqué les droits des Flamands. Et c'es en cette qualité que je parle ici. »

« Ainsi la politique qui avait ouvert la séance, vient encore la terminer. M. Van Dieren parle des droits des Flamands, de la manière dont ils sont opprimés. Il n'explique pas cette manière. Il prétend que la question a été mal posée, que les remèdes proposés sont inefficaces, et que de cette façon, les essais retomberont toujours à zéro, comme cela est arrivé trois fois déjà.

Baisser de rideau.

« Ces palabres ont duré jusqu'à onze heures passées. Quelqu'un demande-t-il la parole? Non. Si.



R.V.G.

Paul OTLET

M. Coeckelbergh, l'aéronaute (pour qui l'ignorerait) exprime quelques choses fort censées, mais il ne les exprime pas très clairement. Il est question des relations de M. Coeckelbergh aux Etats-Uns, de la répercussion de nos expositions à l'étranger, et de Jésus-Christ.

« La conclusion à ce débat est apportée par M. L. Piérard. Il répond principalement aux paroles de M. Van Dieren. — « M. Van Dieren, sénateur frontiste, si ue le problème linguistique, d'ailleurs é ranger à ce débat, dans le cadre du pays, C'est parfait. Puis-je lui demander de bien vouloir convaincre certains membres militants du frontparty de l'existence de ce pays, de cette Belgique?... »

« Et la séance est levée. M. A. Ont parlé de ce débat, le Peuple, du 14 novembre, la Gazette de Charlebi, du 14 novembre, le XXe Siècle et L'Horizon, du 15 novembre.

Le monument Rupert Brooke

Le samedi 8 novembre, à la Galerie d'Art du Centaure, à eu lieu, à Bruxelles, la présentation du monument dédié à Rupert Brooke et « à la Poésie Immortelle ». Deux cents invités, appartenant à l'élite littéraire et intellectuelle de la capitale, assistèrent, à cette séance privée, ainsi que M. Kapsambelis, ministre de Grèce, et des écrivains de différents pays.

La grande statue — qui vient d'être coulée en bronze en Belgique — s'élève, harmonieuse et fière, au fond de la salle. Ce n'est pas encore le soleil de Grèce qui l'enveloppe. Mais telle qu'elle est ainsi, sous la couronne des lumières électriques, elle apparaît dans toute sa nudité pure, dans toute sa beauté attique. C'est le jeune corps, droit et vivant, du Poète anonyme traversé, dirait-on, par l'appel de la Poésie. La main gauche, légèrement tendue, semble indiquer — devant la mer qu'on imagine — la route mystérieuse qu'il faut suivre. Le visage admirable est empreint de gravité, de ferveur intime. Longuement applaudi par l'assistance, M. Charles Bernard, homme de lettres et critique d'art moderne, commenta, fort heureusement, le classicisme contemporain, riche d'émotion serène, qui, sans la moindre emphase, anime cette œuvre remarquable du sculpteur athénien Michel Tombros. Sur le socle en marbre blanc du Pentélique — qui soutiendra un bloc de marbre de Skyros offert par l'État — le médaillon, en bronze doré, qui reproduit le lumineux profil du beau poète de Rugby et, au-dessus, la double dédicace : *A Rupert Brooke (1897-1915) A la Poésie Immortelle*. Derrière, en néo-grec, les dernières paroles de Rupert Brooke : « J'ai vu la terre sacrée de l'Attique et maintenant je peux mourir ».

M. Gabriel Boissy avait dit en parlant de l'Héliade : « La réalité même s'accorde là-bas avec la poésie, et le mot magnifique qui enveloppe déjà de légende la mémoire de Rupert Brooke est strictement vrai : « Tant de beauté efface même l'angoisse de la mort. » Le séduisant et subtil Eugenio d'Ors, qui est venu apporter à Bruxelles le cordial salut du Comité espagnol, s'engage dans la même voie. « A la Poésie Eternelle », précise-t-il, car « Eternel » exclut jusqu'à l'existence de la mort ». E dans une langue d'une élégance et d'une sûreté étonnantes, il prononce, à voix basse et ardente, l'éloge de la Grèce, où le monde se formula, sans localisation dans le temps ni dans l'espace, en plein absolu, en pleine éternité. Et suspendant, devant la statue, sa lente marche d'improvisateur, il en redit la beauté, la signification et invoque, pour qu'il l'accompagne vers l'Hellade, le cortège des anges, des présences parfaites. Au nom du Comité d'Athènes, l'écrivain grec Thraso Castanakis — qui habite maintenant à Paris — exalte à son tour l'acte de foi que représente ce mouvement international auquel de nombreux écrivains réputés d'Europe, d'Amérique et d'Orient ont donné leur adhésion enthousiaste : « Nous ne prêchons pas l'amour de l'humanité ; nous en sommes inspirés. Et cela par la fatalité de nos tempéraments, de notre mission et de tous les enseignements tragiques que notre génération a subis. Pour nous, il ne s'agit pas des formalités de la création des Etats-Unis d'Europe ; il s'agit de croire, ou plutôt de voir, que la conscience de l'Europe est déjà une, et qu'en plus elle sait comment travailler. L'impensé de cette conscience est la seule arme impérieuse contre les défaites de notre civilisation ».

« Le poète va par son propre pays. De toute ma profonde émotion, je crois pouvoir vous dire que Rupert Brooke y trouvera les grandes et allégoriques proportions d'ignes de sa mémoire ; il aura tout autour de lui, ces maisonnettes grecques, si petites, si pauvres, si belles, qui, de tout temps, ont su donner l'hospitalité aux présences immortelles ».

M. F. Castillo Najera, ministre du Mexique à La Haye — qui vient de terminer, en espagnol, une excellente anthologie des poètes belges de langue française — se fait, ensuite l'interprète du Comité mexicain, et lit la traduction qu'il a composée, en vers espagnols, du poème « Paix », de Paul Vanderborght, publié, pour la première fois, dans les *Nouvelles Littéraires*. On entend encore M. Mahmoud Azmi qui rappelle l'activité de *La Lanterne Soudaise*, au Caire, où fut fondé, sous ses auspices, le Comité Rupert Brooke. « L'Europe, dit-il, ne nous avait pas toujours habitués à cette cordialité absolue désintéressée, à cet appel au sentiment de solidarité humaine. Le succès couronna la belle entreprise. » Et, dans une péroraison qui fit impression sur l'auditoire intelligent publiciste égyptien — doc en droit de l'Université de Paris — exprime « le vœu que cette œuvre internationale, d'origine belge, qui sert un idéal d'amitié littéraire et de fraternité contribue au rapprochement loyal des intellectuels et des écrivains d'Occident et d'Orient, puisque telle fut, au Caire, la noble et fière devise de la *Lanterne Soudaise*. »

Mme Germaine La Vallée lit ensuite avec une sensibilité nuancée, l'éloquent poème que le grand Verhaeren consacra à Rupert Brooke et des pages choisies de ce dernier.

Le poète Paul Vanderborght, fondateur de *La Lanterne Soudaise* et du Comité Rupert Brooke, termine alors cette réconfortante cérémonie, si simple et grande, en annonçant que l'inauguration du monument aura lieu, dans l'île grecque de Skyros le 5 avril 1931, dimanche de Pâques, et à cette occasion une croisière en Grèce est, dès à présent, organisée par le Comité international.

La soirée se termina très agréablement au « Monopole-Bourse » où les « moins de trente ans », les Jeunes Auteurs — présentés par le poète Pierre Bourgeois et le compositeur Maurice Schoemaker — firent entendre leurs œuvres.

Le lendemain, *La Lanterne Soudaise* fêta, avec ses hôtes étrangers, dans une atmosphère de jeunesse et d'enthousiasme renouvelé, le IXe anniversaire de sa fondation. On sait combien d'écrivains européens elle fit entendre à Bruxelles. Le courageux groupement littéraire, aujourd'hui, élargi à travers plusieurs pays, l'influence de son action tenace et pacifique.

Droit de réponse

Monsieur Radelet,
J'ai lu votre enquête sur le Semaine du Livre belge et, comme vos reproches adressés à l'*Etoile* me regardent particulièrement, je tiens à vous répondre en deux mots.

Tout le monde — heureusement — n'est pas de votre avis, ni de celui de l'Office de Publicité.

Les dessins que j'ai donnés à l'*Etoile* n'ont jamais été la prétention de faire monter la vente du livre belge, pas plus, d'ailleurs, que votre long article! Vous êtes tout à fait à côté de la question. Je ne vous citerai qu'un exemple : Les humoristes parisiens ont charrié Pierre Benoit. Cela empêche-t-il le *Lac Salé*, l'*Atlantide*, etc., d'avoir atteint le gros tirage?

Au surplus, je n'ai pas ridiculisé les auteurs belges. Aucun de ceux-ci ne pensera, j'en suis sûr, à se froisser!

Si l'on ne peut plus rire, Monsieur Radelet, supprimez la caricature!

Rabêlais qui, certes, n'avait pas comme vous le caractère aigri, disait :

Mieux est de riser que de larmes écrire.
Et personne ne songe à lui donner tort!

Quant à la question de savoir si — comme vous dites — mes dessins sont mal fichus, vous apprécierez ou non évidemment indifférente et permettez-moi de rester libre — en échange — de trouver votre style admirable.

Marcel ANTOINE.

Expositions

Petite Galerie.
Galerie Kodak.
Galerie de la Toison d'Or.
Galerie Manteau.
Artistes Français.
Palais des Beaux-Arts.

M. Philippe Swynocop (Petite Galerie) poursuit sans défaillance une carrière vouée dès ses débuts à la gloire des petits salons. Ce jeune homme raisonnable sut employer toute la fougue de sa jeunesse à plaire aux vieux bourgeois ; à ses premiers pas, il sut s'informer du mauvais goût à la mode, et s'y conformer, avec une humilité qui porte aujourd'hui ses fruits ; car le voilà chanteur attitudé des brunes andalouses et l'on sait qu'il n'y a rien de profitable comme d'être ainsi spécialisé. Mais que M. Swynocop se méfie de sa jeune gloire. Elle le perdra, car déjà il abuse de ses prérogatives. Qu'il se néglige un peu, soit ; rien d'admirable, pour le bon public, comme le laisser-aller d'un grand talent. Qu'il renonce définitivement aux nus, le plus possible aux visages, pour se consacrer surtout à peindre des chales et des jupons, soit encore ; c'est plus facile à faire et au mur ça fait tout aussi bien. Mais chales et jupons eux-mêmes sont, comme on dit, dans les ateliers, « cochonnés », et M. Swynocop est un garçon trop sympathique pour que nous ne déplorions pas un déclin aussi prématuré.

M. Jacques Maes, ou l'intempérance de la technique. Une technique éloquent, généreuse, certes, bien mûrie, mais dont il semble que le peintre soit prisonnier, car justement elle a mûri avant que sa vision des choses et sa conception du tableau fussent suffisamment définies. On sent maintenant qu'il la tiraille, qu'il tend à une construction plus volontaire, à une peinture qui se construit plus simplement à ses préoccupations. Mais il faudrait, pour cela, du renoncement, l'austère discipline du cubisme, et M. Maes ne veut renoncer à rien de ses richesses. Séduction de la couleur, séduction de la lumière, qui arrêtent l'activité en chemin, usurpent le rôle de la forme et empêchent le style de s'affirmer. Séduction d'une technique éclatante. « Une œuvre bien dessinée, disait M. Ingres, est toujours assez bien peinte. » M. Maes peint trop bien. Il réalisera ses belles promesses quand il aura découvert la simplicité.

On voit presque toujours, dans les expositions de M. Anne de Kat (Galerie de la Toison d'Or) des choses assez déplorables et d'autres fort séduisantes. A ses grands paysages, ses grandes compositions d'un style compassé, nous préférons ces petites natures mortes : un fruit, une soucoupe sur un coin de table. Cela est peint avec une extraordinaire subtilité, qui se retrouve aussi dans les petits paysages d'une synthèse si adroite qu'il y a à l'attention émue à l'objet, une grande humilité du peintre devant la nature et devant le secret de son instinct ; vertus assez rares, aujourd'hui, et qui ont inspiré à M. de Kat ses plus belles œuvres.

Depuis sa dernière exposition, M. Piron (Galerie Manteau) a été touché de la grâce. Après une longue étude, une longue préparation, brusquement il se livre à sa nature et se met à vivre, et l'on est surpris, après une transformation aussi rapide, de le voir arriver aussitôt à une « elle » pleine d'expression. Instant émuant que celui où l'artiste donne enfin carrière à une fougue longtemps contenue, et à cette fougue, comme par miracle, la main obéit, adouciée, tout à coup, et incompréhensiblement heureuse dans ses audaces. M. Piron a goûté profondément cette joie. Toutes les toiles qu'il nous montre respirent l'allégresse d'un travail confiant et nerveux. Il a « trouvé », devant la nature, cette attitude faite d'amour et de fermeté, de souplesse et de décision, qui est un grand secret de l'art.

Aux « Artistes français », premier salon des animaliers français. On passe du réalisme le plus borné à la stylisation la plus naïve. A côté, M. Henri Montassier cultive l'anecdote poignante et le sujet agaçant. Cela forme un bel ensemble de fautes.

Le salon d'art nègre s'est ouvert, samedi, au Palais des Beaux-Arts. Il dépasse tous les espoirs, et constitue l'une des plus belles manifestations artistiques que nous ayons vues depuis longtemps. La plus utile, la plus féconde, peut-être, qu'on ait organisée, car nous y voyons clairement exprimées, pures de toute corruption, de toute déviation, certaines tendances essentielles de l'esthétique moderne. Nous en reparlerons prochainement.

Anniversaires

15 NOVEMBRE. — Vingt-et-unième anniversaire de la mort, à Paris, du pianiste et compositeur français Francis Thomé (1850-1909), auteur de mélodies, de ballets, de pantomimes et d'assez nombreuses opérettes parmi lesquelles *Barbe-Bleuette*, la *Conversion de Pierrot* et le *Château de Koenigsberg*. Francis Thomé fit également de la critique musicale.

16 NOVEMBRE. — Quatorzième anniversaire de la mort à Vevey (Suisse) du poète et romancier polonais Henri Sienkiewicz, l'auteur de *Quo Vadis*. Sienkiewicz, qui s'occupa quelque peu de sciences occultes, se plaisait à raconter la curieuse histoire suivante :

« Séjournant à Biarritz, j'y rencontrais une jeune Anglaise avec laquelle j'eus de fréquentes conversations sur le spiritisme. Après l'un de ces entretiens, un soir, je vais me reposer et je rêve que, devant une haute maison, je vois un corbillard derrière lequel se tient un jeune homme, blond, aux yeux très clairs et portant un habit à boutons de métal. Ce rêve m'obsède depuis plusieurs nuits de suite. J'en suis troublé et énévité. Quelques semaines plus tard, je vais à Paris. Ma jeune amie anglaise est déjà arrivée à l'hôtel où je descends. Le lendemain, comme je vais pour prendre l'ascenseur et descendre au rez-de-chaussée, je vois tout à coup devant moi le groom préposé au service du lift : c'est tout l'image du boy qui m'est apparu plusieurs fois en rêve. Pour m'inviter à entrer, il a le même geste que celui qui me pria d'entrer dans le corbillard. Cela suffit à me décider à descendre à pied, par l'escalier. Anxieux, je me jette dans la salle de lecture. Et, après quelques minutes, c'est un fracas épouvantable. Je suis si effrayé que je perds connaissance. Quand je reviens à moi, je vois plusieurs corps étendus dans le vestibule. L'ascenseur venait de se briser dans une chute terrible : Le corps du groom de l'ascenseur-corbillard était parmi ceux des morts. »

19 NOVEMBRE. — Quatrième anniversaire de la mort, au cap d'Antibes, du célèbre comédien Félix Huguenet (1858-1926) qui, au cours de ses cinquante ans de carrière, vint fréquemment jouer à Bruxelles. L'année de sa mort — alors qu'il était en représentation dans nos murs — notre confrère Spectacles lui demanda un article. Huguenet s'exécuta de fort bonne grâce et entama son « papier » par ces mots :

« Quelques lignes pour Spectacles? Avec plaisir et beaucoup de mélancolie, car ce sont mes adieux que je fais au public bruxellois, à ce

public d'amis que je connais depuis 1882, l'année où je débutai au Parc sous la direction de Candheil. J'y demeurai quatre ans, j'y fis des tas d'amis avec qui j'allais, le matin, me promener à cheval au Bois. Je fréquentai les journalistes d'alors, Frédéric, Flor O'Squar. Et je connus Blankenberghe, alors qu'on y comptait tout juste quatre maisons de pêcheurs, et que la mère Mathilde vendait de la sole au bout de la jetée. »

Un peu plus loin, Huguenet écrivait : « C'en est fait ; ma résolution est prise. Je vais vous jouer une pièce charmante et qu'on ne joue jamais : le *Chant du Cygne*. Puis, je vous ferai mes adieux dans le *Secret de Polichinelle* ; je vous partirai en beauté ; je ne veux pas qu'on dise un jour en me voyant entre en scène : « Ce pauvre Huguenet, comme il se fait vieux ! » J'aime à vous laisser sous une bonne impression... et savoir que vous me regretterez un peu. »

Quelques mois plus tard, Huguenet mourait... Robert de Flers lui ayant un jour demandé quel était le sentiment qu'il préférait exprimer à la scène, Huguenet répondit sans hésiter : « L'amour malheureux, parce que c'est celui qui nous oblige à pardonner le plus souvent. »

En faisant cette réponse, Huguenet trahissait sa nature, car son talent n'eut d'égal que sa bonté.

Albert BOUCKAERT.

Prix des Grotesques

Article N° 10

Extrait de
LE JOUR
de Verviers, du 5 novembre 1930

A L'EXTENSION FRANÇAISE

Ce qu'il faut penser de l'Amérique selon M. Gaston Rageot

Il ne se pouvait pas que l'orateur d'hier à la tribune du Palais, dont c'était la cinquième apparition chez nous, n'eût que d'anciens bobards à venir ressasser sur un sujet traité ici sous tant de aspects déjà : l'Amérique et les Américains. Après quatre ans de l'avoir entendu, on se souvenait de sa riche originalité, servie par une éloquence supérieure, une maîtrise générale du verbe et une fonceuse et solide érudition, imprégnée d'une philosophie apparemment bon enfant, mais bien ancrée, d'une psychologie subtile. Et le compact auditoire s'est profondément réjoui d'avoir fait, en l'occurrence, confiance à M. Rageot, qui l'on a goûté avec un délicieux plaisir renouvelé, pendant une heure et demie trop vite passée.

Ce n'est pourtant pas raconter son récent voyage de deux mois et demi dans la grande République d'outre-Atlantique qu'il a fait ; c'est littéralement, tirer la conclusion de ce qu'il y a observé, intéressant au plus haut point le public européen, assez bien illusionné, médisé même parfois, par ce qu'on en disait communément il n'y a pas très longtemps.

Une objection qu'on pourrait opposer, sur la brièveté d'un séjour de deux mois et demi pour se documenter sur un immense continent, comportant cent millions d'habitants, l'orateur répond : « En Amérique, tout est pareil, moulé sur une discipline uniforme, à l'inverse de tant de nos coutumes européennes, que M. Rageot a parcourues, et dont la description, sous tous les points de vue, comporterait de multiples aspects, les plus divers. »

La légende qui représentait le peuple américain comme fiévreux, trépidant, rapide, fond comme neige sous l'observation sagace de l'orateur. Dès que le bateau qui l'a amené à New-York a été dans les bassins du port, tout a marché avec une lenteur... crispante pour l'Européen désabusé.

Pour M. Rageot, mieux vaut espérer que l'avenir réservera une mixture universelle des leçons de la technique américaine avec celles de la civilisation européenne, supérieurement humaine.

La loi de prohibition de l'alcool a fourni à M. Rageot une occasion d'apprécier l'étrange mentalité américaine. Une circonstance surtout, qu'il narre, lui a préemptoirement démontré que, même pour les juges chargés d'appliquer rigoureusement la loi, l'essentiel est de ne pas « se faire pincer » la violant.

Cela nous vaut une intéressante digression sur les causes originelles de cette mentalité, issue de l'installation dans ces contrées surabondamment dotées par la nature, des puritains anglosaxons au XVIIIe siècle, chez qui ces biens matériels trop facilement acquis fit évoluer leur puritanisme en un mysticisme commercial. (!!!!)

Les Américains méthodiques, mécanisés, comblés par la nature de faciles richesses, ne sont pas, personnellement, à la hauteur intellectuelle, même professionnelle, individuellement, de leur situation qu'ils n'ont pas acquise en peinant.

Envisageons l'auto et le cinéma, deux des grandes industries américaines les plus en vogue au dehors. M. Rageot en dissèque les faiblesses, les « ares », en comparaison des réalisations et des possibilités européennes.

L'apport intellectuel de l'Américain est, en maintes acceptions, réduit à zéro. La technique pour lui, le mécanisme domine tout. Et il y a une fois, racique qui le pousse à bluffer. M. Rageot est plaisamment ironique, dans son déshabillage du Yankee, que fascine le décor, l'ampleur, le colossal matériel, et la panacée de la « standardisation ».

Ici M. Rageot trace, en humoriste, un pittoresque croquis du ménage américain, dépourvu de l'esprit familial, de la sentimentalité, du véritable amour conjugal. Quelle sécheresse, dans cette sorte d'association économique!

Les rapports entre sexes sont du reste, mal organisés en Amérique, fêrue de coéducation mal équilibrée, sans discernement des contingences.

Artificielle, la jeune fille fume, pour « faire l'homme ». Le jeune homme, lui, se raidit contre l'épanchement, par crainte de la loi, qui impose le mariage pour la moindre compromission.

La conception familiale diffère grandement, du ménage américain à l'européen. L'orateur espère ne pas déshonorer ses auditeurs en prononçant la formule latine, accordant, avec le liniment de la tendresse, la prédominance de l'époux sur l'épouse, laissée à sa mission naturelle.

L'épouse américaine a une tendance à mépriser l'homme. Le mari, lui, a généralement une amie : une secrétaire?

L'orateur expose la réalité du thème d'un roman conjugal américain, où l'intervention incidente d'un jeune homme français a établi le courant fluidique que le déséquilibre américain avait à bord obnubilé.

Mais... la jeunesse des Universités est en train d'évoluer à ce sujet. Duhamel, dans son livre, appréhende pour cela notre avenir de demain M. Rageot, lui, espère que nous serons à l'abri de l'éblouissement américain, produit par le culte, la bas, du savoir et de la pensée. Le cinéma, manipulé selon notre formule, peut coopérer à amener l'harmonie scientifique des deux mentalités, et la réalisation idéale de la confraternité des êtres et des peuples.

Théâtre russe

L'oiseau bleu

La troupe russe de l'*Oiseau bleu*, de J. Juschny, est en ce moment à Bruxelles ou elle a débuté samedi soir, ou plus exactement dimanche matin, avant d'en parler, il nous faut voter des recommandations à M. Charles Schauten, l'avisé directeur du théâtre Manteau, qui s'est fait le manager à Bruxelles (avec M. INCO LEK) de l'*Oiseau bleu*, à avoir réalisé une sorte de petit coup d'état, renouvelant avec une violente tradition, M. Schauten avait fixé à une heure du matin, dimanche, la répétition générale avant-première, du spectacle qu'il nous propose. Ce fut très bien.

Spectacle de cabaret, disent les artistes. De ces cabarets russes, il en est venu quelques-uns dans nos pays en ces dernières années. On connaît le *Coq d'Or*, la célèbre *Chaube-Souris* de Banalet, et d'autres de moindre renommée.

Voici donc l'*Oiseau bleu*, dirigé avec beaucoup d'art, de finesse et d'humour par son fondateur M. Juschny, le conférencier-comédien indispensable à ce genre de spectacle.

L'*Oiseau bleu* nous présente successivement une dizaine de tableaux de qualité. Ce sont de petits faits ou le chant, la danse, la pantomime, la comédie, le drame alternent dans des décors étonnants d'invention, de couleur et de grâce. L'essentiel même de ces petits tableaux est fait le plus souvent d'une transposition du fait le plus banal dans le domaine de la farce ou du burlesque, mais avec, au fond, une si pure vérité que les comédiens de l'*Oiseau bleu* atteignent sans peine au tragique le plus poignant, comme à la plus sérène des allégories.

Et pourtant ce ne sont pas à vrai dire des « tranches de vie » brutales, mais plutôt des aquarelles légères ou solides et dont on garde le souvenir, où se mélangent des noms heureux : Dufy, Chagall, Ensor, Laurencin.

Nous avons particulièrement retenu des réalisations de l'*Oiseau bleu*, ce tableau exquis du *Babilage au Samovar* ou cet autre funambulesque, des *Matous de Mars*. Vraiment, ils valent qu'on fasse la connaissance de cette troupe très artiste qui jouera à Bruxelles, au Palais des Beaux-Arts, ce soir encore et demain soir.

Pierre FONTAINE.

Correspondance

Il y a patine et patine.

Un de nos abonnés n'est pas content. Et il nous l'écrit en ces termes :

Nos statues, monuments et bas-reliefs en bronze dégringolent en vitesse. Le quadriga du Cinquantenaire échappe à notre examen, mais regardez le monument Rogier : les bas-reliefs en sont méconnaissables.

Il y a quelque temps, un article paru dans le *Soir* et le lendemain dans la *Gazette* expliquait que cette patine devait être respectée, qu'il faudrait même la provoquer si elle n'existait pas, car d'elle seule dépendait le caractère artistique des monuments de bronze.

Est-ce du bourrage de crâne? Heureusement que les Français ne lisent pas la *Gazette* ni le *Soir*. Ils auraient refusé l'aide américaine qui leur fut précieuse pour la restauration de Versailles.

Notre correspondant craint que nos statues ne dégringolent. Disons ici que pour la plupart ce ne serait pas une grande perte. Quant à savoir comment il faut entretenir les autres, nous sommes incompétents. Nous pensions demander conseil au distingué conservateur M. Van Puyvelde, mais nous nous sommes avisés à temps que ce ne serait certes pas le moyen de mettre tout le monde d'accord. Alors?...

Ce que j'ai vu à Rome.

Notre débat sur les fêtes du Centenaire remet en actualité ces manifestations si critiquées. Voici les souvenirs d'un lecteur qui fu au spectacle des Jeux de Rome :

Car j'y suis allé, ou peu s'en faut. Pour m'exprimer plus correctement, je devrais dire : « Ce que j'ai vu au Heysel ». Et chacun sait qu'aujourd'hui le Heysel est la succursale de Rome, tout comme le Stade est la succursale du Colisée.

J'ai commis la folie d'y aller dans un moment d'aberration consécutif à la lecture d'un roman dont l'action se déroule dans le cadre de la Ville Eternelle, sous le règne de l'aimable Néron. Je crus donc naïvement que j'allais assister aux vrais « Jeux Romains », que j'allais voir des fauves sanguinaires comme des communistes absorber d'innocents chrétiens, que j'allais baisser le pouce pour voter la mort du gladiateur vaincu et que l'accès du Stade serait gratuit comme celui du Colisée à l'époque du sadist Néron.

Ah ouiche! Tout d'abord la Société des Tramways Bruxellois eut la gracieuse attention de doubler les tarifs. Ensuite, vous descendiez du tramway, en croyant que la porte du Stade vous attendait, large ouverte devant vous. Mais vous pourriez toujours courir! Car le Stade est placé au bout d'une route boueuse, aux allures de cloaque.

Enfin, me voici dans la place. Je cherche un endroit où je puisse regarder confortablement le spectacle qui se déroule déjà. Mais à peine me suis-je installé qu'il pleut, et comme par enchantement, une floraison de parapluies championne sur l'assemblée. Du coup, je ne vois plus rien. Il me faut attendre la fin de la douche.



— C'est un type qui n'est pas abonné au Rouge et Noir!..

Quand je puis enfin contempler le spectacle, on est déjà au troisième numéro, d'après le programme. J'admire de confiance un spectacle qui marqua le début des Jeux. Si je n'avais pas été cela, j'aurais cru à une exhibition de girls. Leurs vêtements sont pauvres et elles portent des souliers vernis noirs, à talons Louis XV. Il a plu, je viens de le dire. Aussi l'estrade elle glissante, et l'Étoile de la troupe en fait le « pont », en arrière, tombe assise. Elle se relève et continue, mais tout en prenant poses les plus gracieuses, de temps en temps décole, avec le pouce et l'index, sa jupe et ses sous-vêtements trempés qui lui donnent froid que part. Que voulez-vous? Ça vous gêne l'atmosphère la plus aérienne du monde! Quand la danse est terminée, les ballerines endossent de gros manteaux d'artilleur et une matrone en toge se taille dans cette tenue. Nous voyons ensuite des lutteurs qui font des prises très correctes, mais automatiques. Une fois, c'est l'un qui gagne, une fois c'est l'autre. Le tout est réglé à coups de sifflet à roulette (un sifflet à roulette du temps des Romains? Bizarre. Mais ce doit être un sifflet qu'on a retrouvé lors des fouilles de Pompéi, sans doute). Les scènes de voltige sont hautement intéressantes. Il y a là un bidet qui refuse catégoriquement d'avancer. Il suffit que son cavalier se penche pour qu'aussitôt cet ému de Rossinante s'arrête net. D'autres chevaux, par contre, dès qu'ils ne sentent plus leur cavalier, tout occupé qu'il est à ramasser une fleur dans la boue, en profitent pour décamper à fond de train.

Je croyais que le « threces », était un poignard dont l'usage était venu de Grèce à Rome et que le combat de « threces » était une simple bataille de pique-bédaine. Erreur! Le combat du « threces » tient de la lutte, de la savate et de la boxe. Vous passez entre les jambes de l'adversaire au moment où il se précipite sur vous, vous exécutez ensuite le triple saut périlleux pour retomber devant lui au moment où il s'y attend le moins, vous lui décochez adroitement un coup de savate derrière l'oreille, tandis que d'une main vous lui tordez l'orteil gauche d'un coup sec, et que de l'autre vous lui faites le classique coup de fourchette, enfin, vous lui enfoncez votre instrument entre la quatrième et la cinquième côtes gauches avec douceur et fermeté à la fois. Et voilà!

À côté de moi, une bonne comédienne exposait à nos yeux les difficultés qu'elle éprouve à réussir un certain point du tricot.

Voici les combats de gladiateurs et de rétiaires. Les rétiaires ont un filet et un trident. Les gladiateurs, eux, ont une armure, un casque et un glaive. Bien que glaives et tridents soient taillés dans le fer-blanc le plus inoffensif, j'estime qu'il est dangereux, malgré tout, de jouer avec ces machins-là. Mais ce qui est rigolo par-dessus tout, ce sont les prises. On dirait que le rétiaire va pêcher le gladiateur au moyen de son filet, et qu'ensuite il le dégustera à la fourchette... pendant qu'on attend le résultat. Quand tout est fini, les danseuses éprouvent à nouveau le besoin de gijouter. Enfin, on vient prendre les morts sur des chaises, et les blessés se retirent avec une discrétion qui force immédiatement l'attention.

Et voici les courses de char! Il y a « 4 chars qui concourent en deux séries. Je parie cent sous sur le vert avec la paire de lunettes, ce qui suffit pour que le vert abandonne la course au deuxième tour. C'est le jaune qui gagne, et à la course suivante, je mise cent sous sur cette couleur. Naturellement, cette fois-ci le jaune abandonne, et le vert arrive bon premier. C'est bien ma veine! Quant à la finale, entre les deux vainqueurs, on l'attend toujours. Pour raisons diplomatiques et atmosphériques à la fois, elle n'a pas eu lieu. Ainsi, impossible de parler dix francs sur deux chars et de rattraper mes pertes.

En attendant, il repart, pendant le final. Je lève le camp en vitesse, et me dirige vers la gare pour gagner le chemin qui mène au tramway.

Robert GRINCHU.
Pour copie conforme :
José PERAYA.

Mais notre correspondant nous dira-t-il comment il se fit que ces Jeux de Rome obtinrent un si vif succès puisque la dernière représentation fut donnée devant 65.000 personnes?

Au Bon Marché VAXELAIRE-CLAES

Vendredi 21 novembre
à 3 h. 1/2

au Salon de Thé

Matinée

consacrée aux Héroïnes d'opérettes célèbres

LES PETITES MICHU — LA POULPEE — VERONIQUE — LES CLOCHES DE CORNEVILLE — LA PETITE BOHEME — LE GRAND MOGOL — LA FILLE DE MADAME ANGOT — LA MASCOITE — LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR — MISS HEYLIETT — LA PERICHOLE — LES MOUSQUETAIRES AU COUVENT — BOCCAGE — LE PETIT DUC

L'orchestre donnera les principaux airs des opérettes dont les héroïnes défilent.

Imp. A.-H. Bolyn, 75, r. Van Aa, Ixel.